

Il Volantino Europeo n°52

Avril-juin 2016

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Grenouille de Graf *Pelophylax kl. grafi* (à confirmer), Apricale, juin 2016

Pour la rédaction d'un éditorial, mais aussi bien pour la rédaction d'une « simple » lettre, chaque jour de retard oblige à prendre en compte de nouveaux événements, le plus souvent dramatiques hélas !, ou en tout cas très préoccupants. Il en va ainsi pour ce numéro de printemps bien tardif du Volantino, qui se voit obligé de prendre acte du « Brexit », une nouvelle sinistre farce de la politique européenne.

Nous empruntons volontiers le mot « farce » à Gianluca Paciucci (voir ses deux Lettres marranes publiées dans ce numéro), sachant que ce mot issu du latin impérial farsus nous vient bien du domaine de la cuisine, avec le sens que nous lui connaissons encore aujourd'hui : « un hachis d'aliments à mettre dans une préparation culinaire » (Le Robert, Dictionnaire historique).

Quant à la farce « plaisanterie, mauvais tour », elle date de 1330 (ibidem). Le « dindon de la farce » est lui bien plus tardif (d'après une pièce de Feydeau de 1898 intitulée Le Dindon), mais semble bien promis à l'éternité...

Une lueur d'espoir nous vient cependant de l'héritage d'Albert Einstein. Dans un article très intéressant du Monde daté du 11.02.2016, David Larousserie nous expliquait ce qu'étaient les « ondes gravitationnelles » : « des vibrations venues de l'espace et d'une étrange nature (...) détectées sur Terre (et) confirmant une prédiction d'Albert Einstein vieille d'un siècle ».

« Ces tressautements, baptisés « ondes gravitationnelles », compriment et dilatent à la vitesse de la lumière l'espace-temps qui nous entoure, comme le son le fait avec l'air. « Ou comme du veau en gelée tremblote lorsqu'on le secoue », aime à dire Thibault Damour, spécialiste de la relativité générale à l'Institut des hautes études scientifiques de Bures-sur-Yvette (Essonne). » (ibidem).

Ce qui est réjouissant dans cette découverte, outre son aspect scientifique, c'est la référence au veau, que le Dr Federmann pratique avec une louable persévérance, en citant à l'envi Bertolt Brecht (1898-1956): « L'homme est bon, mais le veau est meilleur », extrait des Dialogues d'exilés (Flüchtlingsgespräche), publiés à titre posthume en 1961.

Entre la farce et le veau en gelée, les lecteurs du Volantino sont, nous semble-t-il, parés pour un bel été... que nous leur souhaitons en tout cas.

Miguel de Cervantès y Saavedra, un génial « converso »

L'Espagne, mais aussi le monde entier a célébré il y a dix ans en 2006, le quadruple



Une scène de Don Quichotte d'Ernest Boulanger lors de la création au Théâtre-Lyrique le 10 mai 1869, dessin de Gustave Janes

Miguel de Cervantès Saavedra est le géniteur de Don Quijote. La première partie, écrite entre 1598 et 1604, fut publiée à Madrid en 1605 sous le titre *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de La Manche*. Il lui a fallu plus de dix ans pour écrire la seconde partie des aventures du noble hidalgo.

Quelques mots sur l'auteur

Né en 1547 à Alcalá de Henares, en Castille, fils d'un chirurgien, Rodrigo Cervantès et de doña Leonor de Cortinas, descendante d'une vieille famille castillane. Il est le troisième enfant d'une fratrie composée de cinq garçons et d'une fille. Son aïeul était le puissant maire de Tolède, Alfonso Nuño au temps des rois de Castille. Miguel de Cervantès est baptisé en l'église paroissiale de Santa María la Mayor le 9 octobre 1547. Il est élevé chez les Jésuites. Ses parents étaient nobles et distingués mais pauvres et voulaient que leur fils Miguel devînt un lettré.

Miguel entreprend alors des études à Madrid où il publie pour la première fois des poèmes dédiés à Elisabeth de France, reine d'Espagne, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, épouse de Philippe II d'Espagne. Pour

*centenaire de la parution du chef d'œuvre de Cervantès, *Don Quijote de la Mancha*. .*

*NB : Le texte qui va suivre a servi de « base » pour mon essai *De Don Quichotte à Don Juan ou la quête de l'Absolu paru chez L'Harmattan, Paris, 2007. Il s'agit d'un écrit révisé et corrigé. (H.A.A.)**

Cervantès, commence alors une vie aventureuse à Rome où il entre au service du cardinal Acquaviva, sur la recommandation d'un parent éloigné, le cardinal Gaspar de Cervantès y Gaete. Puis, sous les ordres de Don Juan d'Autriche, il participe activement et très courageusement à la bataille de Lépante contre les Turcs sur lesquels règne Sélim II. Il y perd l'usage de sa main gauche. Il tente de regagner l'Espagne au départ de Naples, à bord de la galère Sol. Mais Cervantès est capturé, non loin des côtes catalanes, par le corsaire Arnaut Mamí. Ce dernier le vend comme esclave au cruel roi Hassan d'Alger pour la somme de 500 ducats. Miguel demeure prisonnier durant cinq années avant que les siens ne puissent payer sa rançon. Son frère Rodrigo contribuera efficacement à cette mission.

L'histoire personnelle de Cervantès a suscité bien des ouvrages, thèses, livres et travaux divers. Citons pour mémoire le travail « particulier » de Dominique Aubier qui a voulu voir en Cervantès un simple « transmetteur ». En effet, selon Aubier, Cervantès n'aurait été que le traducteur d'un texte écrit à Tolède par un auteur anonyme se dissimulant sous le pseudonyme de Cid Hamet Benengeli. Aubier défend l'hypothèse ou la thèse selon laquelle le Don Quichotte de Cervantès est à la fois « lisible en castillan et en hébreu ». Elle reprend les rumeurs selon lesquelles Cervantès aurait

été un descendant de conversos, à la suite de l'édit d'expulsion d'Espagne des rois catholiques Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon en 1492.

Cette thèse a été soutenue par Américo Castro, en dépit de nombreuses dénégations d'autres commentateurs de l'œuvre et de la vie de Cervantès. On peut toutefois retenir que le grand-père de Miguel, avocat de son état et familier du tribunal de l'Inquisition, avait épousé Leonor de Torreblanca, issue d'une famille de médecins de Cordoue « suspectée » d'appartenir aux conversos.

Jean Canavaggio précise dans son article monumental sur le père de Don Quichotte que « ... bien qu'il fût tenu pour chrétien de souche, rien n'apporte la preuve tangible de la 'pureté' [?, H.A.A.] de son sang... ».

Citons enfin des opinions et des travaux soutenant l'hypothèse selon laquelle Miguel de Cervantès était bel et bien issu de conversos : l'illustrateur Gérard Garouste, Leandro Rodriguez : Don Miguel, judio de Cervantès et Ruth Reichelberg enseignante à l'Université Bar-Han (Tel Aviv). Ces deux derniers défendent l'idée selon laquelle Cervantès ne serait pas né à Alcalá de Henares mais au village de Cervantès, voisin de Sanabria. Ce village était peuplé de nombreux conversos camouflant leur origine en adoptant le nom de leur localité.

Cervantès, pendant sa détention, créa le personnage d'un chevalier errant, en quête d'aventure et de gloire, concrétisant, en quelque sorte, une projection phantasmatique dont le succès fera le tour du monde. À son retour de captivité, Cervantès est saisi d'une frénésie d'écrire. Il rédige alors une impressionnante série de pièces de théâtre et de poèmes. Il fréquente en particulier Pedro Calderon de la Barca – auteur notamment de *La Vida es sueño* – et Francisco de Quevedo – *El Buscón*. Miguel se situe totalement dans la littérature picaresque dont le célèbre *Lazarillo de Tormes* écrit par un auteur anonyme ouvrit la voie d'un genre littéraire nouveau.

Le roman picaresque entame une carrière prometteuse avec Mateo Alemán – appartenant à une famille de conversos – et son célèbre *Guzman de Alfarache*. Le *picaro* est un vagabond, vivant d'expédients, de larcins, de petites filouteries ou de petits métiers. Le roman picaresque, à partir des écrits espagnols, va « déferler » sur l'Europe et l'on verra apparaître des héros picaresques hors d'Espagne tels que Till Eulenspiegel en Flandre, *Moll Flanders* en Angleterre, *Gil Blas de Santillane*, héros d'Alain-René Lesage en France...

On peut affirmer que les travaux de plume de Cervantès ne lui ont jamais véritablement permis d'en vivre. Il occupe alors un modeste emploi administratif aux impôts. Il se consacre à la rédaction de son œuvre la plus célèbre, *Don Quichotte*. En dix ans, il publie la première partie des aventures de l'Ingénieur Hidalgo de la Manche en 1605. Cependant, il est victime de plagiaires contrefacteurs : un faux, attribué à un dénommé Alonso Fernandez de Avellaneda, fait son apparition en 1614. Cervantès se bat sans succès contre les faux qui circulent alors.

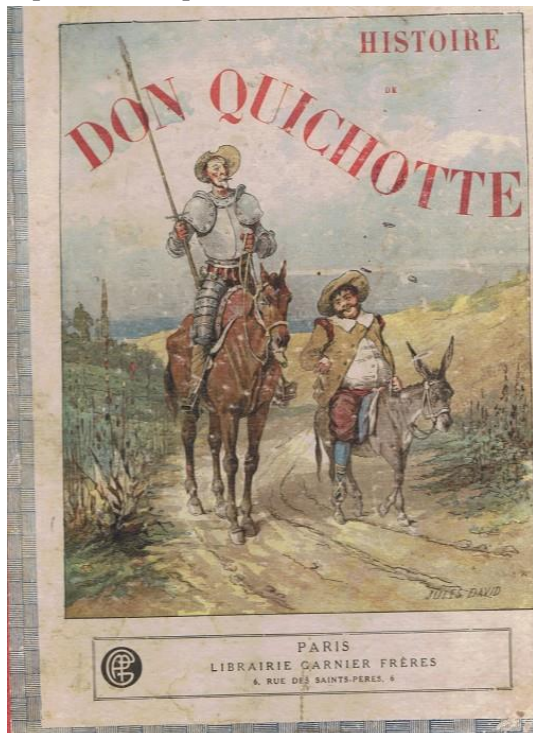
Dans la deuxième partie du livre, Cervantès fait référence à un imposteur et fait mourir le personnage, non sans avoir déclaré que «... les premiers chapitres sont tirés des 'Chroniques de la Mancha' et le reste traduit du mauresque par l'auteur Cid Hamet Benengeli – M'Hamid aubergine. Cela (et d'autres références) est une parodie du genre roman de chevalerie ».

A partir de là, on peut se demander très sérieusement si Cervantès n'a pas, ainsi, voulu couper l'herbe sous le pied de futurs plagiaires, à partir d'un canular et donner aussi l'occasion à certains auteurs actuels d'afficher des élucubrations ou des théories ou encore des hypothèses mêlant la kabbale juive et son œuvre, en se livrant à des interprétations parfois bien surprenantes.

Cervantès achève la rédaction d'un recueil de douze récits sous le titre *Nouvelles exemplaires*, publié en 1613 et enchaîne coup sur coup *Le Voyage au Parnasse* en 1614 et la deuxième partie de *Don Quichotte* en 1615.

Le mythe

Alonso Quijano ou Quixano, alias Don Quijote, se nomme d'abord Don, ce qui veut dire qu'il est un gentilhomme, un hidalgo. Le mot hidalgo est une contraction de deux vocables en langue espagnole, hijo, fils et algo, quelque chose. Cela veut bien dire qu'il a des origines « sûres ». Certes, il est un gentilhomme de la campagne, isolé dans sa demeure, lecteur quasi obsessionnel des romans de chevalerie au point d'en oublier l'existence quotidienne. Cette « monomanie » le conduit à se croire chargé de mission et à devenir un chevalier errant défendant les opprimés, faisant triompher la justice et le Bien. Certes, on le croira fou. C'est là du moins une lecture simpliste et réductrice. Non, Don Quijote est loin d'être fou, il est tout au plus exalté. C'est un idéaliste passionné, mais pas au sens où le décriront beaucoup plus tard les aliénistes franco-allemands. Bien que solitaire, Don Quijote entraîne un compagnon de route, Sancho Pança qui est l'exact contraire de son maître, apparemment du moins. Ce thème est d'ailleurs une constante dans bien des œuvres littéraires allant des romans de cape et d'épée à la bande dessinée.



Garnier, 1922

Sancho Pança est le double de son maître en tant qu'ils sont complémentaires. Opposés souvent de manière passive ou plaintive pour le valet, il est aussi ami ou complice vis-à-vis de son maître. Chez tout être humain, cette problématique du double trouve son origine dans sa double polarité. Tout individu est doté d'une part mâle et d'une part femelle sur un plan biologique. Sur un plan psychologique, des traits de caractère sont affectés à l'un ou l'autre sexe : les traits dits masculins avec les clichés attachés à la fonction du mâle : force, droiture, protection... et ce qui est supposé appartenir à la féminité : la passivité (dont Freud a été le chantre), rouerie, duplicité, manipulation, grâce, sensibilité... Il y a à la fois un lien projectif identificatoire mais aussi une homosexualité latente importante entre Don Quijote et Sancho Pança.

Don Quijote a besoin d'un decorum, il baptise donc son vieux bidet décharné Rossinante, il revêt une parodie d'attirail de chevalier, il sacralise la brave paysanne Aldonza Lorenzo en l'affublant du nom de Dulcinea del Toboso, de même qu'il est Don Quijote de la Mancha ! Mais, encore une fois, est-il fou pour autant ? Dans la deuxième partie de l'œuvre, Cervantès nous montre un vieil homme apparemment repenté, « revenu » de toutes ses aventures rocambolesques, qui vient mourir entouré des siens, mais le vieil hidalgo a-t-il pour autant renoncé à ses idéaux de départ ? Sûrement pas ! Don Quijote est-il mort ? Sur le papier, oui et l'on croit savoir que Cervantès le fait mourir pour éviter de nouveaux plagiat mais dans notre imaginaire, Don Quijote est vivant, il est même éternel ! Nous avons besoin de lui, nous avons besoin de son indignation, de ses emportements, de ses cris car il crie, parfois ou même souvent dans le désert et sa voix ne s'éteint pas.

Qu'est-ce que le « donquichottisme »

Il ne s'agit pas d'une pathologie. Tout au plus, peut-on évoquer des traits de caractère figurant chez la plupart d'entre nous, à l'image des cocktails dans lesquels on verse un trait d'angustura par exemple. En effet, les

personnalités sont complexes et me font fortement penser à un subtil cocktail, parfois explosif, de traits multiples de caractère qui vont pouvoir s'exprimer ou non selon les circonstances. Nous sommes là bien loin du structuralisme de la personnalité, conception contre laquelle je me suis rebellé en toute occasion lors de mon activité professionnelle. Je défends cette position car j'ai vu si souvent se modifier bon nombre de pathologies et de traits de caractères chez un même patient que d'aucuns avaient étiquetées abusivement de façon quasi définitive voire définitive, ne laissant aucune possibilité évolutive pour le malheureux patient condamné à subir l'oracle du prétentieux praticien se prenant pour un dieu.

Les écrits sont légion, mais je me bornerai à ne citer que deux auteurs.

Dans ses entretiens avec Didier Éribon, Lévi-Strauss parle de sa passion de jeunesse pour Don Quichotte et suggère qu'une sorte de donquichottisme l'a toujours animé. Non au sens de la définition du dictionnaire : manie de redresser les torts, de se faire le champion des opprimés. « Le don-quichottisme, me semble-t-il, c'est pour l'essentiel, un désir obsédant de retrouver le passé derrière le présent. Si d'aventure un original se souciait un jour de comprendre quel fut mon personnage, je lui offre cette clé. » (De près et de loin, p. 134).

Albert Camus :

« [...] Don Quichotte se bat et ne se résigne jamais. « Ingénieux et redoutable », selon le titre d'une vieille traduction française, il est le combat perpétuel. Cette inactualité est donc active, elle étreint sans trêve le siècle qu'elle refuse et laisse sur lui ses marques. Un refus qui est le contraire d'un renoncement, un honneur qui plie le genou devant l'humilié, une charité qui prend les armes, voilà ce que Cervantès a incarné dans son personnage en le raillant d'une raillerie elle-même ambiguë, celle de Molière à l'égard d'Alceste, et qui persuade mieux qu'un sermon exalté. Car il est vrai que Don Quichotte échoue dans le siècle et les valets le bernent. Mais cependant, lorsque Sancho gouverne son île, avec le

succès que l'on sait, il le fait en se souvenant des préceptes de son maître dont les deux plus grands sont d'honneur : « Fais gloire, Sancho, de l'humilité de ton lignage ; quand on verra que tu n'en as pas honte, nul ne songera à t'en faire rougir », et de charité : « Que lorsque les opinions seraient en balance, qu'on eût plutôt recours à la miséricorde ». Nul ne niera que ces mots d'honneur et de miséricorde ont aujourd'hui la mine patibulaire. On s'en méfie dans les boutiques d'hier ; et, quant aux bourreaux de demain, on a pu lire sous la plume d'un poète de service un beau procès du Don Quichotte considéré comme un manuel de l'idéalisme réactionnaire. En vérité, cette inactualité n'a cessé de grandir et nous sommes parvenus aujourd'hui au sommet du paradoxe espagnol, à ce moment où Don Quichotte est jeté en prison et son Espagne hors de l'Espagne' »

Considérer avec trop de légèreté Don Quichotte comme fou est un moyen expéditif de se débarrasser d'une culpabilité encombrante face à ses propres contradictions nées de ce que le « donquichottisme » de l'Autre trouve en nous comme écho. Certes, assumer une position voisine de Don Quichotte dans la vie quotidienne n'est guère chose aisée et peut même conduire à des drames. L'Histoire de l'humanité est riche en circonstances tragiques au cours desquels de modernes Don Quichotte ont perdu la vie, comme Jean Jaurès, Georges Mandel ou le pasteur Martin Luther King, notamment.

Hanania Alain AMAR
(Lyon, Avril 2016)



Estampe non identifiée, source gallica.bnf.fr

« Je ne sais pas d'où je viens »



Dessin original de Clément Weil (2016)

Inquiète, lointaine et mutique, telle nous apparaît la comtesse Erzsébet Bathóry (1560-1614), maîtresse de Csejthe, antique place-forte où s'étouffaient des cris d'agonie. C'était, au nord de la Hongrie, « un château plutôt petit, mais fortement construit ».

Valentine Penrose (1898-1978) l'écrit, ce mot froid comme le regard fixe d'un mort : « Erzsébet fascinait. » La jeune châtelaine, lorsqu'elle paraît, n'est pas ce qu'elle est. Car elle est bien davantage une image fomentée par elle-même dans le secret de son cabinet. Féminine ? Qu'est-ce à dire ? Comble de l'artifice, sa figure est dessinée sur le masque du fard, comme s'il fallait toujours à ce démon blanc dénier l'humanité. Figurant un visage, on va s'en contenter, sous la plume aimantée de l'auteur : la courbe d'un cil, l'ovale d'une joue, la ligne du menton, un rien de mollesse, et du blanc, toujours du blanc. Une parole rare, mais quelques traits acides, « (...) le défi, le commandement, le sarcasme ».

Tragique est le destin de cette fleur livide à jamais séparée de soi. Et surtout celui des centaines de filles qu'elle fit périr, hauts faits qui lui valent de se perpétuer dans la mémoire des hommes. A grand-peine, elle se meut, dirait-on, dans le demi-jour d'une existence que

le désir a désertée. Sanglante, ensanglantée, la bête y quête l'éternité de sa haute apparence. Dites-moi, voulez-vous, s'interroge l'auteur : « De telles femmes que peut-on faire, sinon les parer, les cuirasser de satins guindés et de perles ? »

Aimer, séduire ? Et puis quoi encore ? De fasciner l'art est plus grand, puisqu'il piège le regard en l'arrêtant sur la scène interdite. « Vêtue de blanc immaculé », telle une page vierge où se posent les mots dont la tâche est de la représenter. Blanc des perles, de la robe et de la résille. A la place de l'image, une pâleur étincelante, un aveuglement. Dans ce néant neigeux seuls sont ses yeux : « Immenses yeux et cernés. »

L'objet de l'écriture est ambigu, il est toujours ambigu. Blanche est l'étoffe, la chair, la page. Quelque magie subtile, mentale, préside à la métamorphose. Une image, moins qu'une image fixe embrochée par la flèche du mot. C'est bien cette ombre pâle et sanguinaire qui hante les pages du récit de Valentine Penrose, laquelle en trace de main de maître un portrait saisissant.

Un récit, un poème peut-être. Vie ou théâtre ? Pièce d'archive ou faux semblant ? Les deux, mon commandant. D'une part, la narratrice a bien documenté son affaire, scruté les minutes, palpé les vieilles pierres, sondé la *Blutgasse*. D'autre part, il n'est pas exclu que nous soit donné à entendre qu'elle y a perçu l'écho de ses propres hantises.

De la comtesse, il se murmure : jamais ne furent en sécurité, près d'elle, servantes et demoiselles de compagnie. Cela ruisselle pareillement dans la poésie de Valentine Penrose : « C'est la nuit dans laquelle le sang coule. » Et ce trait : « Les cheveux s'ensanglanteront qui avaient lié Rubia. » L'écrivaine a ce salut, qui s'adresse à ses semblables : « Au bout du pont de fer voici les féminines » Mais il faut supposer que l'énigme est enclose dans l'acte de proférer. Un distique admirable l'atteste : « ouvre la bouche/ma fleur pour ne pas chanter »

Celle dont Paul Eluard prétend qu'elle « n'hésite jamais à écrire un mot à la place d'un autre », il est vrai, élit quelque temps domicile dans la proche banlieue du surréalisme. Dans ses poèmes aussi, l'amour se pare de plumes et se hérissé d'épées. C'est que, voyez-vous, dans les poèmes, on a le droit de tout dire. Comme elle est fraîche et candide, la surface du papier. Et pourtant si sombre : « mes propres lames

dans chacun de mes débris/j'arrive/pollen du pôle noir. »

Mon père est capitaine, « Un uniforme ancien se ternit dans les branches. » Ma mère « suffocante enfante/Face à la fenêtre/Par la nuit de Janvier ». Est-ce à dire : je naquis de l'union de la défroque vide et du souffle court ? Alors, s'il est permis d'en émettre l'hypothèse, lorsque la Bathóry se lève à l'horizon de son esprit, elle s'en éprend comme d'un autre insaisissable. Comprendre : elle, la sanglante, car trempée réellement dans le sang de ses amantes. Ce qu'elle appelle « la soif de sang », « comme le feu prend », la ravage tel un incendie.

Lectrice, lecteur, tu trembles quand la narratrice te fait pénétrer dans la chambre des supplices. Or son œil à elle, on dirait qu'il ne cille pas. Tuer, cela est facile. Mais l'oeuvre de destruction féminine a son temps marqué par les astres « entre des heures inégales, Mars et la Lune se trouvant dans le Capricorne. C'est en cette heure douloureuse qu'il faut, pour tuer son ennemi, éteindre le feu rougi dans le sang de la taupe aveugle (...) ».

Vous croyez pénétrer les arcanes de son esprit. Le Dante soi-même n'a-t-il pas cet homme, Virgile, suivi jusqu'au dernier cercle des enfers ? Mais sa logique n'est pas la même que celle de notre esprit. Les règles en sont inversées. Le jour lui est contraire. C'est la nuit, de préférence, qu'elle éviscère au fond des souterrains. Exister lui est pénible, et même cela ne se peut pas. Impossible d'exister sans incantations de sorcière, sachets d'herbes amères dont Paracelse a célébré les vertus, sans amulettes au fond des tiroirs et autres cadavres d'animaux moisissés. Ce qui t'est refusé, les enfants, la santé, l'éternité de ta beauté, la magie, si tu connais les paroles à prononcer, te le procurera. Et si tu mets sur les habits de ton ennemi le sang d'une poule noire battue avec une canne blanche, il ne te fera point de mal.

Sainte Trinité, délivre-moi du mal, mais l'autre, la féminine, l'impénétrable, où tournent au ralenti, Vénus, la Terre et la Lune. C'est Kali l'obscur, la mère des phénomènes, dont elle célèbre inconsciemment le culte, qui « boit le sang violet du monde ». Alors, si l'acte est sacré, disons qu'on célèbre ses épousailles avec la Dame noire, vu que la mort, dans ce délire, « aux ultimes limites », n'est que la forme que revêt la vie pour cet esprit dérangé.

On appelle bûcher ce qui consume. Mais si je brûle de ne pas vivre, n'est-il pas contre nature

d'attiser ce feu froid ? Parce qu'un jour on sera vieille, mais qu'on frissonne de l'entendre, il n'est pas permis de rider la surface d'un tel miroir altéré de beauté. Un biographe de la comtesse, le jésuite Turóczy Lázlo, le remarque : « Elle était vaine. » A ce degré d'incandescence, le narcissisme alentit les gestes, dilate la pupille, fait la carnation nacrée, le parler languide, la main molle, la chair froide...

Un jour, tu mourras, mais tu ne mourras pas. Comme le prouve, gelée vive, celle que fit périr Erzsébet, un soir de novembre 1607, laquelle fit verser de l'eau sur un corps dénudé dont elle s'était emparé. A la description qui en est faite, il faut reconnaître le mérite d'une certaine puissance dans l'évocation d'une vie suspendue. La scène, dans un raffinement de sadisme inouï, hallucine à la perfection l'idéal spéculaire de la comtesse. La vie sous la glace est arrêtée, à travers laquelle on aperçoit une bouche ouverte, à l'image de sa propre stupeur face au reflet d'elle-même qu'elle ne reconnaît pas. On l'enfonça comme on put dans la terre, à la verticale. A noter toutefois que ce détail n'est pas sûr, dans la mesure où le sol devait être gelé. Quoi qu'il en soit de cette dernière demeure, il est certain qu'au printemps elle refleurira. Ce qu'il faut de ruses et de détours pour en dénicher de nouvelles, le récit nous l'apprend. Avec ce détail trivial qui est la marque d'un délire bien organisé : le besoin d'en avoir toujours en réserve au cas où la crise, la transe viendrait la visiter.

Tu ne feras pas d'image à mon image. Un portrait de 1928, par Max Ernst, n'eut pas l'heur de plaire au modèle. Mais laquelle ? Car il est deux images sur le chevalet. L'une du visage de Valentine Penrose, « digne et déterminée », ainsi que l'écrit Georgiana Colville. L'autre est dessous, quelque peu décalée, mais l'artiste a dédaigné d'en reproduire les traits. La même exégète la désigne comme « l'espace toujours différé du désir ». Ou, plus banalement : le visage est le masque sous lequel il n'y a rien. Si telle est bien l'intention du peintre, le thème est polémique. Qui en quoi en qui se reconnaît dans le cadre étroit de sa face évidée ? N'importe. Mais celle-ci plutôt que celui-là. Marie-Berthe Ernst fut-elle séduite ? Max, lui, ne le fut pas.

Dans le château, de Forchtenstein, à la frontière austro-hongroise, il est une salle où sont suspendus d'autres portraits, ceux des

Bathóry. Tableaux mal peints d'un chapelet de désaxés. Un artiste médiocre a tenté de sauver de l'oubli les traits de la comtesse. Hélas, il ne l'a pas bien dessinée. C'est à grand-peine qu'on l'extrait de l'anonymat de sa lignée. La pose est raide, la main repose « entre les plis de la jupe ». Parmi d'autres, une figure de femme, un « profil blafard ». Et puis cet « air absent ». Son Altesse n'y est pas. C'est à cela qu'on la reconnaît.

Choses vues, sans doute, la visite fut mise à profit. A Forchtenstein, comme dans les autres châteaux de Hongrie, furent ménagées de vastes buanderies, où le fantôme s'accomplit. Avec l'auge, le roc, les cheminées de pierre, la crémaillère et les cachots. Les outils, la muraille, les corps pantelants.

Un poème en mémoire du lieu tâche d'en retenir l'écho : « Je passe les portes les voûtes les bornes/Pour aller cueillir (...) » On s'éloigne de la perspective documentaire. C'est toujours une autre scène que l'écriture dévoile : « Le roi sous le dais. Il a des guirlandes/Très blanches de bras comme des muguet » Cette vision, flash ou fruit de l'écriture automatique, l'esprit du lecteur ne la saisit pas bien. Comme si l'organe viril du pouvoir se rêvait pourvu d'attributs féminins.

Principes mâle et femelle se distinguent à peine dans la nuit de Hongrie. Décidément l'amour du semblable est différent, inquisiteur, inquiet, sournois : « D'où te viennent ces beaux yeux cernés perdrix de plumes ? » C'est toujours la même qui lui répond, mais l'oiselle est blessée, parce qu'elle craint de blesser : « Pour plaire à sa compagne/A boité la femelle »

Quant à la morale au prix du sang, elle est inscrite sur le sexe du Diable hermaphrodite, quinzième lame du Tarot des Bohémiens : « Que je sois que tu sois heureuse »

Gérard Weil (Nanterre)

Références :

Valentine Penrose, *La Comtesse sanglante*, éd. Gallimard.

Valentine Penrose, *Ecrits d'une femme surréaliste*, édition établie par Georgiana M.M.Colvile, éd. Joëlle Losfeld.

Georgiana M.M. Colvile, « Valentine Penrose et ses doubles », in *Mélusine* n°23, éd. L'Age d'Homme.

La douleur morale. Son expression dans la musique romantique

Essai affectivo-musical (suite)



Modeste Petrovitch Moussorgski

Repères biographiques

En dépit d'investigations conséquentes, je ne suis pas parvenu à trouver des informations précises et détaillées concernant la famille, la vie privée de Modeste Moussorgski, contrairement à la plupart des compositeurs évoqués dans le présent travail.

Modeste Petrovitch Moussorgski, 4^e enfant de la fratrie, naît le 21 mars (ou 9 mars selon le type de référence, calendrier julien ou grégorien). Avant lui, sont nés trois garçons dont deux morts en bas-âge. Curieusement, certaines sources fournissent des dates différentes, celle du 21 mars étant le plus souvent affirmée) 1839 à Karevo dans l'oblast de Pskov (un oblast est une entité fédérale russe) limitrophe de l'Estonie, de la Biélorussie, la Lettonie, la Pologne et l'Ukraine. Sa famille est d'origine aristocratique, issue du premier roi russe nommé Rourik ou Riourik (qui serait l'équivalent de Rodrigue) (830-879). La famille Moussorgski descend directement des princes régnants de Smolensk, les Riourikides.

Le père, Piotr Moussorgski, est un propriétaire terrien possédant environ onze mille hectares, la mère est dotée d'un goût pour la musique et la poésie. Personne ne s'oppose à l'attrait précoce de Modeste pour la musique, mais la famille privilégiée une autre voie. Cependant à l'âge de neuf ans, il parvient à

interpréter des œuvres pour piano de Franz Liszt, après avoir été initié au piano par sa mère.

La famille prépare le jeune Modeste à une carrière militaire et l'inscrit à l'école allemande Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Saint-Petersbourg puis à l'école de cavalerie Nicolas où il entre par la suite dans un régiment d'élite, le régiment Préobrajensky de la garde impériale créé par Pierre le Grand en 1683.

Il vit alors une crise que l'on qualifierait aujourd'hui d'*existentielle* liée à sa profonde inhibition sociale, de 1857 à 1860. Sa première « crise nerveuse » vraisemblablement une dépression atypique marquée par des préoccupations mystiques, une hypersensibilité (hyperesthésie en langage psychiatrique) et une inhibition majeure qui, selon nos critères cliniques actuels s'apparente fort à une décompensation psychotique... Il perd son père en **1861**. Le site Internet <http://www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/Moussorgski/169245> mentionne **1853** comme date de décès du père (?)

Sous l'influence du compositeur Mili Balakirev, il quitte son unité et rejoint ce qu'on a appelé *le Groupe des Cinq*, composé de Alexandre Borodine (médecin militaire et musicien), Mili Balakirev, Nikolaï Rimski-Korsakov, César Cui. Et de lui-même. Par ailleurs, il ne voulait pas quitter ses amis et refuse une affectation qui l'éloignerait d'eux. Une autre raison, bien matérielle, le contraint à gagner sa vie en prenant un poste de fonctionnaire dans l'administration des Ponts et Chaussées, il s'agit de l'abolition du servage par le tsar Alexandre II qui a ruiné sa famille ainsi que la plupart de celles du même « rang ». Sa situation matérielle est précaire et le compositeur éprouve beaucoup de difficultés à achever un travail commencé, il est si souvent littéralement frappé de puissantes inhibitions et de préoccupations morbides. On peut aussi penser que la maladie épileptique dont il souffre (mais sur laquelle je n'ai trouvé aucune précision quant aux crises, leur déroulement, leur fréquence...) altère ses capacités créatrices, tant les phases postcritiques marquées par une certaine hébétude sont longues à se résorber... On peut lire sur le site Internet <http://www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/Moussorgski/169245> : «[...] En 1859, il quitte l'armée et décide de consacrer sa vie à la musique, projetant un opéra d'après la *Nuit de la Saint-Jean* de Gogol, étudiant les classiques allemands et passant par des phases de

dépression et de mysticisme. Ces « crises », mal connues, ont certainement contribué à dégager de la chrysalide mondaine du « petit lieutenant » européenisé le Moussorgski tourmenté que nous connaissons. Amours de jeunesse dont la rupture l'a laissé brisé ? [...]

Mais encore :

[...] Mort d'une femme aimée ? Épilepsie ? Tendances homosexuelles ? Sublimation d'une impuissance sexuelle en vocation de chasteté créatrice ? Toujours est-il qu'il se détermine alors comme un homme qui a tiré un trait sur la vie « normale ». Il étudie beaucoup, en autodidacte méticuleux, la musique occidentale (Schumann, notamment), les penseurs, les philosophes [...] ».

De plus,

[...] Épileptique, alcoolique et sujet à des crises nerveuses, Moussorgski avait de bonnes dispositions à l'hallucination, l'hallucination la plus forte étant celle qui naît du réel vu autrement, l'inquiétante étrangeté du familier. Ainsi Moussorgski est le musicien du réalisme halluciné ; chacun de ses personnages [...] semble vu à travers le prisme de sorte de transe hallucinée ce regard fou porté sur le réel donne au réalisme plus de force encore et de vérité [...] ».

Peu à peu, la santé du compositeur se dégrade, il boit beaucoup d'alcool, se nourrit peu et mal, son épilepsie ne peut que s'aggraver avec un tel « régime ». Il est terriblement déçu de l'accueil pour le moins réservé voire hostile que rencontrent ses compositions... le public, à part des jeunes qui acclament son *Boris Godounov*, est heurté par les thèmes, la distance prise par le compositeur avec les « canons académiques » de la musique de son époque.

Je suis parvenu à dénicher un site Internet http://fr.wikisource.org/wiki/Un_Grand_Musicien_r%C3%A9aliste_-_Moussorgski

Un grand musicien réaliste – Moussorgski, de Camille Bellaigue, Revue des Deux Mondes, 5^e période, tome 2, 1901 (pp. 858-889) qui relate quelques détails supplémentaires sur la vie et la personnalité du compositeur.

Extraits :

[...] Il fut un enfant heureux. Il aimait de tout son cœur la campagne, qu'il habitait, les contes que sa nourrice lui contait sans trêve, et la musique, que ses parents, musiciens eux-mêmes, ne lui défendaient point d'aimer. [...] Avant sa dixième année, le petit garçon fut en état de jouer des morceaux faciles de Liszt et même,

avec succès, un concerto de Field. [...] « Moussorgski était ce qu'on appelle un bel officier, élégant de personne et de mise : petits pieds, chevelure soignée, ongles corrects, mains aristocratiques, maintien distingué, conversation recherchée [...]

Ajoutons à son portrait ce qui suit :

[...] Il parlait du bout des lèvres et parsemait son discours de phrases françaises, un peu prétentieusement. Il y avait bien dans tout cela une nuance de fatuité, mais très fugitive et tempérée par une éducation tout à fait distinguée [...] En 1859, Borodine le rencontra pour la seconde fois. « Ce n'était plus le bel adolescent que j'avais connu chez Popof. Il avait pris de l'embonpoint et perdu sa belle prestance. Il avait cependant conservé le même soin de sa personne [...].

Mais encore :

[...] Ses manières d'être n'avaient pas changé, et sa fatuité' avait même atteint peut-être un degré de plus. Présentés l'un à l'autre, nous n'eûmes pas de peine à nous reconnaître » [...] Moussorgski s'était vainement flatté d'être libre. Il allait connaître de pires servitudes que la servitude militaire : celles de la maladie et de la pauvreté. Sensible et nerveux à l'excès, il se cherchait lui-même et ne se trouvait pas. Promenant entre (Saint)-Pétersbourg et la campagne son éternelle inquiétude, tantôt il maudissait les champs et tantôt la ville. Il avait beau ne vivre que pour la musique, il ne réussissait pas à vivre d'elle. Il dut prendre un modeste et vulgaire emploi. Sa mère était morte, et son mal physique s'aggravait. [...]

L'auteur note également :

[...] En 1866, de plus en plus malade, Moussorgski finit par céder aux instances de son frère et de sa belle-sœur, qui s'étaient installés à la campagne. [...] Les deux années qu'il passa près d'eux furent les meilleures et peut-être les seules tranquilles et vraiment libres de sa vie. Revenu à (Saint)-Pétersbourg, il trouva l'hospitalité chez des amis et, dans de nouveaux bureaux, une nouvelle place. Sa musique demeurait ignorée. De 1868 à 1870, des fragments de Boris Godounov, exécutés dans l'intimité, provoquèrent pourtant le plus vif enthousiasme [...] ».

La mort de Moussorgski

Le compositeur s'alcoolise de plus en plus massivement et fréquemment, réduisant parfois à néant toutes les idées qu'il pourrait avoir et dont il ne peut ni mettre en route ni achever la transcription. La cantatrice Daria Mikhaïlovna

Léonova avec laquelle il s'était rendu en Crimée et en Ukraine pour des récitals avec la bénédiction de son supérieur hiérarchique, le prend sous son aile et l'invite dans sa résidence d'Orianenbaum puis utilise les talents de Modeste dans son école de musique de Saint-Pétersbourg. Il subit plusieurs crises dont l'origine est vraisemblablement l'abus d'alcool et la fréquence accrue des crises d'épilepsie. En février 1881, Moussorgski est seul, son état de santé se dégrade encore davantage au point d'être admis dans un hôpital militaire où il s'éteint le 28 février 1881. Il n'a que 42 ans. Il repose au cimetière Tikhvine au monastère Alexandre-Neovski.

A propos de son œuvre

- **Boris Godounov**, opéra

On peut lire l'essentiel de l'histoire sur le site Internet

http://www.lamediatheque.be/travers_sons/op_mou03.htm, article d'Anne Genette & Benoit van Langenhove dont voici quelques extraits :

« [...] Ivan IV, dit Ivan le Terrible meurt en 1584. [...] Son fils Ivan a été tué par son père deux ans auparavant [...]. Un autre fils, Fédor, monte sur le trône. C'est un être délicat, indécis, fragile [...] marié à Irina, la sœur [de] Boris Godounov. Ce dernier est doté d'une personnalité hors du commun. [...] C'était une des rarissimes personnes capable de tenir tête à Ivan le Terrible. Rapidement, Boris prend de l'ascendant sur son faible beau frère [...]

Les auteurs précisent :

[...] Le 15 mai 1591, le tsarévitch Dimitri, un autre fils d'Ivan le Terrible et seul héritier du trône encore vivant, est trouvé mort. [...] On accuse Boris, la seule personne qui a tout à gagner dans cette disparition. [...] Boris continue son rôle de régent et quand, en 1598, Fédor meurt sans héritier, la Douma offre le trône à Boris. [...] Après s'être fait longuement prier, Boris finit par accepter [...]

[...] Durant les six années qui vont suivre, une série de cataclysmes s'abat[ent] sur la Russie : [...] On parle d'un tsar coupable, d'un tsar maudit. [...] Un faux Dimitri vient réclamer son trône. [et] défait les troupes du tsar [...]. Le 13 avril 1605, Boris meurt et le trône passe à son fils Fédor. Mais celui est bien vite renversé au profit du faux Dimitri. Ce dernier sera à son tour victime d'un complot mené par Chouïski, [qui] réussit à son tour à se faire élire en mai 1606 [...]

En conclusion :

[...] En 1609, il sera défait à la tête de ses troupes face à l'armée polonaise. [...] Boris Godounov fait passer le souffle de l'Histoire à l'opéra [...]. Moussorgski montre comment l'Histoire est un tri du passé et comment elle va construire un peuple, une nation, une personne. Mais le passé est toujours là, et Boris ne peut y échapper. ».

- **Tableaux d'une exposition**

- **Salammbô ou le Libyen** opéra inachevé, remanié par Rimski-Korsakov et inspiré du roman de Gustave Flaubert
- **Une nuit sur le Mont Chauve**, poème symphonique, orchestration de Rimski-Korsakov
- **La Défaite de Sennachérib**, d'après un poème de Lord Byron.
- Cycles de chansons **la Chambre d'enfants**.
- **Chants et danses de la mort**
- **La Khovantchina**, opéra à propos duquel **Alain Duault** écrit sur le site Internet <http://www.vivalopera.fr/saison/opera/%20lakhovantchina>

« [...] *Epopée tragique et bouleversante aventure humaine, La Khovantchina n'est pas le nom de l'héroïne de cet opéra (à l'instar de La Traviata, La Tosca ou La Norma) : le mot signifie « l'affaire Khovansky » et désigne un complot du prince Ivan Khovansky contre le tsar Pierre le Grand. C'est donc dans les affres de l'histoire tourmentée de la Russie que se déploie cette formidable épopée liée au destin du peuple russe – d'où la place très importante des chœurs qui expriment l'âme de ce peuple dans son combat jamais terminé pour la liberté [...].*

Alain Duault ajoute :

[...] Mais cette fresque brutale animée d'un souffle lyrique peu commun refuse toute théâtralité conventionnelle : c'est ce qu'a bien compris le grand metteur en scène russe Dmitri Tcherniakov dans ce spectacle filmé à l'Opéra de Munich. Inscrivant l'histoire de la Khovantchina dans l'univers russe [...] Et, sous la direction incandescente de Kent Nagano, la distribution, avec les voix profondes des basses comme Paata Burchuladze ou Anatoli Kotscherga, porte la véhémence brûlante de l'opéra avec quelque chose de tout simplement exceptionnel [...]. ».

Mes choix

- **Une nuit sur le Mont Chauve**

Cette œuvre inspirée de la nouvelle de Nicolas Gogol, *La Nuit de la Saint-Jean*, me rappelle toujours le lycée Gouraud de Rabat, la classe de troisième, l'année 1960, mes treize ans et notre professeur de musique, Madame Pommier que j'ai déjà évoquée au début de ce travail.

Ainsi qu'elle le faisait en classe de sixième commençant et finissant ses cours par *Dans les steppes de l'Asie centrale* d'Alexandre Borodine, en troisième, nous avions droit à *Une nuit sur le Mont Chauve*. Je pense qu'elle aimait beaucoup les compositeurs russes. Nous avons été subjugués et fortement ébranlés par le sabbat des sorcières, le rythme soutenu de l'extrait que nous écoutions...

J'ai compris plus tard combien cette composition correspondait à l'état d'esprit de Moussorgski quand il la composa et la retranscrivit, une expression d'angoisse, de terreur même, diabolique, virevoltante, « folle »...

- **Tableaux d'une exposition** en dix parties dont le flamboyant *La Grande Porte de Kiev*

- **Boris Godounov**

Il serait bien présomptueux de se risquer à établir un diagnostic fiable à partir de ses créations. Tout au plus peut-on affirmer le caractère tourmenté de l'œuvre, avec des pages sombres alternant des moments légèrement plus sereins et quelques phrases musicales flamboyantes... Mais ne dit-on pas que l'âme slave est exaltée, cyclothymique, que les Slaves peuvent quasiment pleurer et rire aussitôt après pour pleurer à nouveau et rire encore dans une sorte de sarabande endiablée ? Alors, ne faisons pas de diagnostic clinique et écoutons plutôt les œuvres de ce compositeur de génie, totalement représentatif de la musique russe de son époque.

Hanania Alain AMAR (Lyon)

LE TEMPS DES ASILES



L'Institut Hongrois de Paris, mars 2016

Bonsoir à tous, bienvenue à nos deux commissaires d'exposition, Judit Faludy et Monika Perenyi ainsi qu'à leurs hôtes à l'Institut Hongrois, Janos Havasi et Judit Baranyai.

Je vais essayer de ne pas vous fatiguer avec un discours d'ouverture fastidieux, seulement vous dire quelques mots pour partager avec vous l'aventure extraordinaire qui commence lorsque vous franchissez le seuil de cette exposition, vous faire part de l'émerveillement et de l'émotion qui m'ont saisis en voyant s'installer sur les murs, dans les salles, tout ce que vous verrez exposé.

Imaginez que vous arrivez dans un « kacsalábon forgo kastély », un château qui tourne autour des pattes de canard, comme dans les contes populaires hongrois.

Imaginez deux bonnes fées quittant Budapest, chargées de lourds cartons et de caisses, avec dans leur besace des « hamuban sült pogácsa », des fougasses cuites dans les cendres... traversant monts et forêts, bravant mille dangers, et tempêtes, pour arriver jusqu'ici.

De leurs malles, surgissent tableaux, dessins, photos et objets divers et avec ceux-ci, apparaissent les Esprits des artistes qui les ont conçus et réalisés.

Et ces femmes et ces hommes qui étaient enfermés dans des asiles, tout au long du 20^e siècle, réalisent le rêve « fou », d'être libres, de voyager, de venir à Paris, capitale tant

convoitée par les artistes. Car ce sont des artistes à n'en pas douter, étant donné la façon dont les psychiatres hongrois ont considéré et collectionné leurs œuvres depuis le tournant du 20^{ème} siècle.

Ils viennent même, ce soir, rejoindre ici, à côté du Musée du Luxembourg, les célèbres artistes hongrois et européens dont les chefs d'œuvre sont arrivés hier, de Budapest !

Ils rejoignent tous ces artistes hongrois de leur temps – sur cent ans de vicissitudes historiques- qui n'ont eu de cesse d'arriver à Paris par « la Gare de l'Est » et d'arpenter le Boulevard St Michel, que chante le poète Ady Endre, pour s'enivrer de liberté créatrice.

Le « Temps des Asiles », c'est un temps représenté par une soixantaine d'œuvres réalisées et collectées sur tout le 20^e siècle, entre 1908 et 2006, dans les deux hôpitaux psychiatriques de Budapest, construits dans les années 1860-1880. Le premier Musée est ouvert dès 1931 à Angyalföld dans un faubourg de Budapest pour ouvrir l'asile de façon à améliorer sa mauvaise réputation auprès de l'opinion publique.

Le Dr Selig, le fondateur avait pour modèle Prinzhorn, l'auteur de l'ouvrage « Expression de la folie.

Dessins, peintures, sculptures d'asiles. » Le musée d'Angyalföld a été transféré en 1936 à Lipotmezö, la Maison Jaune, réunissant les collections des deux Hôpitaux Psychiatriques, jusqu'à la fermeture de Lipotmezö en 2007 à la suite de quoi la collection est conservée par l'Académie Hongroise des Sciences.

Cette exposition nous raconte l'histoire de la folie au 20^e siècle en Hongrie, mais aussi l'Histoire avec un grand H qui s'y retrouve en filigrane.

Pinel admiré par les fondateurs de la psychiatrie hongroise a depuis longtemps libéré les fous de leurs chaînes et ils ne sont plus assimilés à des criminels.

Mais rejetés hors de la société dans les asiles, les fous et leurs psychiatres constituent une communauté, ce dont le Musée est le reflet original, car aux œuvres des patients

sont adjoints des documentations exceptionnelles par les psychiatres qui font des photos et collectionnent les articles des journaux grand public au sujet de la psychiatrie.

Ces parias sont généralement exclus par les autres, par la société, et trouvent refuge, « asile », là où l'autoritarisme ambiant ne les brime plus.

La figure emblématique qui éclaire le propos de cette exposition, est celle du Dr István Hollos. Il a été médecin directeur de l'Asile de Lipotmezö, la « Maison Jaune », jusqu'en 1925.

Congédié en raison de ses origines juives, ce paria, lui-même, marquera cependant de son influence les psychiatres des décades suivantes et encore jusqu'à aujourd'hui.

Le Dr Hollos pose ses idées, ses questionnements en langage accessible à tous dans l'ouvrage « Mes adieux à la Maison Jaune », que vous pouvez lire dans la traduction française de Judith Dupont dans le numéro 100 de la revue du *Coq-Héron*.

Le mouvement psychanalytique hongrois est ouvert aux problèmes d'ordre social, Hollos en parle dès 1914. Ses réflexions l'amènent à penser que des facteurs individuels ET sociaux sont concomitamment en jeu dans la maladie mentale, et il est aidé en cela par la révolution artistique et psychanalytique du premier quart du 20e siècle.

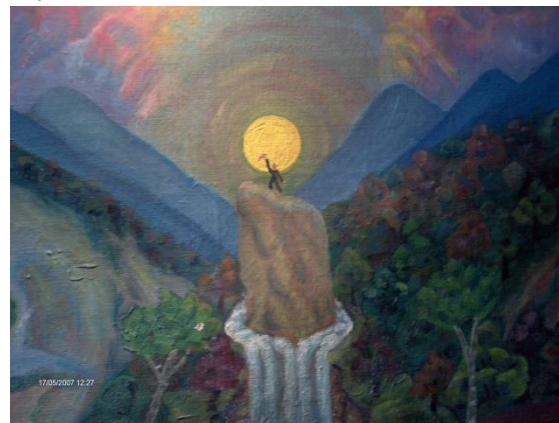


Le Dr Hollos va plusieurs fois à Vienne et analysant de Federn, poursuit un dialogue avec Freud, tandis qu'à Budapest il est le collègue et ami de Ferenczi, dont il prend la suite à la tête

de l'Association Psychanalytique hongroise en 1933.

Le respect, la tolérance, (vous verrez la chapelle de l'asile de Lipotmezö : elle est œcuménique), la considération dont jouissent les malades, reflètent cet âge d'or de la culture hongroise qu'est le début du 20e siècle et dont les influences persisteront malgré les régimes bien plus autoritaires après 1920.

Les psychiatres sont empreints de psychanalyse, cultivés, avides de voyages dans les capitales européennes, ouverts sur le monde. Hollos publie dans une revue littéraire prestigieuse telle que « Nyugat » (« Occident »). Mais il reste avant tout un médecin attaché à l'idée de soigner son semblable et ce de façon humaniste.



Vous pouvez relire « Cure d'ennui », les nouvelles réunies par Michelle Moreau Ricaud sur l'influence de la psychanalyse chez les grands auteurs hongrois du début du 20e siècle comme Kosztolányi, Krudy, Csáth. Et aussi souvenez-vous de l'exposition récente « Allegro Barbaro » au Musée d'Orsay, des « 8 », peintres hongrois du début du 20e siècle, contemporains de Bartók.

C'est dans cette effervescence que Hollos, ses successeurs et leurs patients ont pu être considérés comme des ancêtres annonçant l'antipsychiatrie dans des asiles où régnaient respect et tolérance. Les photos nous montrent une vie quotidienne où soignants et soignés œuvrent ensemble pour leur communauté avec des ateliers qui vont des tâches nécessaires de tous les jours, au soi-disant superflu des ateliers de peinture.



Pour vous emmener à la Maison Jaune, à Lipotmezö, je vous proposerai de monter à l'étage, et vous verrez tout de suite la belle maquette de l'édifice de l'hôpital, qu'il faut imaginer tel un palais, entouré de très grands jardins. C'est un patient anonyme qui a réalisé cette œuvre en 1917. Et pour l'ambiance neuropsychiatrie teintée de surréalisme, vous avez à côté, une tête au cerveau démontable, et sa larme à l'œil, témoignant tout autant de l'humour que de l'enseignement, dispensé au sein de l'hôpital.

Puis les œuvres se côtoient, où les artistes avérés ayant étudié et pratiqué les arts plastiques, croisent les néophytes qui découvrent le dessin ou la peinture et dont depuis Dubuffet on appelle « art brut », les productions.

Parfois anonymes, car la collection a durement subi les épreuves de la guerre, les noms sont généralement connus et affichés de ces artistes, qui de tous temps, à Lipotmezö ne sont pas considérés dans leur production plastique comme des « cas », ni leurs œuvres symptomatiques, où à visée diagnostique ou interprétative.

Ces travaux sont clairement réunis en tant qu'œuvres artistiques dans le Musée de la Maison Jaune, Lipotmezö.



Les œuvres d'artistes, se révélant comme tels à Lipotmezö, sont parmi d'autres, l'œuvre la plus ancienne, avec le beau voilier qui figure sur l'affiche, un des dessins de 1901, d'un marin, Kirnig Jakab, du temps où la mer hongroise existait encore.

Puis, bien d'autres trains, bateaux, dirigeables et autres fusées, et tous les rêves d'évasion comme le paysage lunaire de Bártfai Jozsef (qui a étudié l'astronomie, puis à Munich le dessin, avant d'être interné de 1913 à 1938), caractéristiques de ces patients se mettant à utiliser le dessin comme moyen d'expression.

Mais aussi, ce sont de gracieuses et ondoyantes figures féminines sorties de l'imagination d'une femme de ménage, Madame Schultz ; ou des dessins humoristiques féroces, façon revues satiriques des années 50, prenant le triste sort des patients et aussi des psychiatres, comme objet de risée.

Un grand tableau d'artiste interné, Laszlo Sandor János, datant des années 30, dépeint les visions à lui dictées par ses compagnons. Tel Füssli, il nous entraîne dans un cauchemar où le dortoir peuplé d'animaux féroces, et où rôde la mort semble évoquer les souffrances de l'univers du delirium tremens.

Il apparaît que les artistes internés étaient nombreux et pouvaient continuer à travailler à l'hôpital. (Holczel Albin , sculpteur, interné, avait même son propre atelier à l'hôpital et a sculpté l'autel de la chapelle de Lipotmezö).

Un autre artiste, Pál István, se retrouve hospitalisé dans les années 20.

Plus tard, placé en famille d'accueil en province, il est transféré dans un hôpital de la région pour être ensuite déporté et assassiné.

Deux de ses travaux effectués dans les années 20 à la Maison Jaune, à Budapest, sont montrés ici. Un salon avec un billard où l'ambiance rappelle celle des fameux cafés de Budapest, n'était la silhouette du médecin en blouse blanche. La maîtrise de la composition et des couleurs évoque de façon émouvante la sincérité et la confiance.

De même pour le portrait d'un patient, en 1929, où Pál note qu'il est le Van Gogh hongrois. Il y a quelques années lors d'une grande exposition Van Gogh, à Budapest, Pál a pu figurer parmi les artistes héritiers de celui dont il se revendiquait.

Mais on sait que Pál vivait dans la peur et que ce n'est pas sans raison qu'il voulait être baptisé et avoir l'Amiral Horthy pour parrain...

Ami de Füst Milan, publié dans « Péricope », revue d'avant-garde, il mourut en déportation suites aux rafles massives en province.

Tout indique que la surpopulation de la Maison Jaune, à Budapest, pendant la 2e guerre, pouvait être causée par l'asile donnée aux juifs qui devaient se cacher.

Des ateliers de peinture aux ateliers d'art-thérapie de la Maison Jaune, on peut admirer les modelages des années deux mille d'un patient présent en 2006 et qui a donné son autorisation à la Collection pour l'exposition à Paris. (il vit et crée actuellement en milieu « ordinaire », sorti des institutions).



L'ambiance libérale de Lipotmezö a tout naturellement conduit à ajouter ces ateliers d'art-thérapie aux ateliers de peinture et aux ateliers occupationnels.

Ceci se prolonge dans les services de psychiatrie qui ont reçu les patients, une fois la Maison Jaune fermée.

Autant l'esprit des occupants de Lipotmezö, était tourné vers Paris, autant nous avons de la chance, nous parisiens, d'avoir enfin accès au souffle puissant de la culture hongroise - à travers « l'écriture » de sa folie -, venant du fin fond du siècle dernier.

Nos évolutions proches et parallèles de cultures européennes, se distinguent cependant car la pénétration psychanalytique en Autriche-Hongrie a précédé celle parvenue en France. Et « l'art des fous », très tôt pris en compte, notamment par les artistes en France, (dès les années 20), n'a eu finalement sa grande Collection à l'Hôpital Sainte Anne qu'en 1950 (bien qu'au début du siècle des collections de taille moindre étaient déjà ébauchées). De plus Le Musée hongrois dès 1931 est constitué d'œuvres locales, formant une unité qui n'existe pas à Ste Anne avec la Collection constituée de « pièces rapportées » et réunies à la suite de l'Exposition de 1950.

Mais notons aussi que les freins mis par les régimes autoritaires hongrois ont eu raison de bien des avancées du début du 20e siècle.

L'art-thérapie qui se développe actuellement, ici comme là-bas, est garant de liberté et de créativité.

La diversité des méditations artistiques redonne la « parole » à ceux qui choisissent d'autres voies d'expression que verbale.

Les échanges qui nourrissent une culture ont été presque inexistantes entre les communautés psychiatriques française et hongroise dans la 2e moitié du 20e siècle en ce qui concerne les institutions et les productions artistiques.

C'est grâce au Colloque International annuel du « Divan sur le Danube », se tenant [depuis 2004, NDLR] à Budapest, qu'on a pu voir les expositions conjointes des ateliers d'art-thérapie de patients de Lipotmezö et de l'Hôpital Psychiatrique de Pierrefeu-du-Var, avec un projet de jumelage qui a échoué du fait de la fermeture de la Maison Jaune.



Tart Kapu Galéria, 2006

Ces expositions organisées de France par le Dr Jean-Yves Febercy et Carla Van der Werf et du Musée de la « Maison Jaune » et de la galerie « Tart Kapu galeria », par Edith Plesznivy, en 2006-2007, se sont poursuivies les années suivantes dans divers lieux à Budapest après la fermeture de l'Asile, avec la collaboration de Judit Faludy [de l'Institut français de Budapest, et d'Institutions hongroises et du monde entier, NDLR], qui recevait aussi les participants du colloque, au sein de la Collection Historique Hongroise à l'Académie des Sciences.

Puissent nos deux fées, Judit et Monika, être remerciées pour leur dévouement très éclairé et en même temps affectueux, à ces êtres enfermés, qui ne sortaient que par la magie de leur créativité et qui sont parvenus aujourd'hui jusqu'à nous.

Dr Juli Faloux
Paris, le 10 mars 2016

Nous remercions très vivement Judit Faloux de nous avoir communiqué sa belle introduction à l'exposition qui a eu lieu à l'Institut hongrois de Paris au printemps 2016

La Rédaction

ALARMEZ L'ARMÉE POUR SES BLESSES.

LA GUERRE NE SERA JAMAIS UN JEU D'ENFANT.

Effectuer des expertises concernant des anciens combattants-blessés de guerre m'a ouvert les yeux sur un monde peu connu du grand public, qui se situe aux confins et aux marges de notre société: celui de l'Armée.

Mon travail consiste, depuis 25 ans, à examiner des patients dont la plupart se sont engagés dans l'Armée par idéalisme pour servir le pays et pour se mettre au service de la Justice, du Droit et de l'équilibre entre les nations, de manière sincère et inconditionnelle. On ne peut pas être insensible aux publicités que l'Armée fait sur les colonnes d'affichage de nos abris-bus ou dans les salles de cinéma invitant à s'engager pour servir le pays et décrivant le métier de soldat comme une forme de métier idéalisé, ouvert au monde et aux autres cultures, propre à faire découvrir du pays. On ne peut pas être insensible à la dimension martiale et péremptoire du message. Le problème se pose une fois qu'on a été blessé et notamment au "retour de l'enfer d'Afghanistan"(1). Nous y avons perdu une centaine de soldats, mais on sait moins que 1500 autres ont été blessés.

Beaucoup de ces soldats présentent un stress post traumatique extrêmement invalidant qui non seulement bouleverse la vie de l'intéressé, mais met aussi en péril l'équilibre conjugal et familial en menaçant profondément l'exercice des fonctions parentales et conjugales.

Retour d'Afghanistan

Depuis son mandat en Afghanistan, l'Adjudant X ressent des troubles du sommeil avec réveils nocturnes. Il dort avec un manche de pioche à côté de son lit. Il évoque également une irritabilité dans sa vie personnelle et professionnelle. Il a commencé à faire part de ses différents troubles en consultation à l'antenne médicale des Armées de Y.

Le patient relate les étapes d'une carrière exemplaire et une détermination au service de l'Armée et de son pays tout au long de ses 17 ans de service. Malgré la peine et le handicap constitués par le stress post traumatique, il continue à former des espoirs d'avenir, même s'il souhaite pouvoir bénéficier d'une reconversion au sein de l'Institution.

Aujourd'hui dit-il, "ce n'est pas évident à vivre ; j'ai perdu confiance en moi ; je suis aux abois, je suis en état permanent d'alerte". Le contact chez cet homme qui a toujours été « fort, déterminé et exemplaire » est hésitant aujourd'hui, comme si chaque mot pouvait compter et remettre en question sa place et sa situation dans le regard de l'autre.

La phobie du contact et les phobies sociales sont immédiatement visibles et détectables à l'examen clinique. Il ressent des bouffées de chaleur qui le déconcertent et l'invalident ainsi qu'une profonde anxiété et un dégoût marqué qui se traduit par une baisse des investissements et de l'élan vital au quotidien.

Il dit néanmoins "qu'à 34 ans, il a déjà accompli tout ce qu'il voulait accomplir sur cette planète, mais qu'il est aujourd'hui lessivé". C'est le signe d'un syndrome dépressif consécutif au stress post-traumatique.

Il n'a pas eu le bac parce "qu'il a voulu explorer le monde rapidement et une fois entré à l'Armée à 18 ans, il a foncé sans s'arrêter".

"J'ai fondé une famille, j'ai eu des enfants et je me suis retrouvé en Afghanistan dans une FOB (Force Operationnel Base) durant 3 mois à 32 sur une superficie de 100m x 200m; la peur au ventre à chaque sortie. Nous étions surentraînés et avons essuyé un accrochage". "Cependant cette posture m'a marqué pour toujours". "Certes, j'ai pu retourner au Mali puis au Niger et là j'ai d'une certaine manière décompensé, ça ne s'est pas bien passé", dit-il. En effet "dès le retour d'Afghanistan le monde ne me concernait plus; j'ai vécu 4 années de cauchemar avec des troubles du sommeil incessants, je me relevais la nuit pour prendre ma garde et je dormais avec un manche de pioche à mes côtés". "Le quotidien en a été

bouleversé ; c'était compliqué ma femme a essuyé les plâtres, mais elle ne m'a jamais abandonné".

"J'ai heureusement rencontré sur mon chemin le Dr Z qui m'a beaucoup aidé et apaisé entre avril et juin 2015, mais aujourd'hui je n'ai plus aucun médecin (2), ni traitement et je ne compte que sur moi-même et sur ma femme".

Je pense à mes camarades qui participent au plan Vigipirate et qui se retrouvent dans le cadre de la mission Sentinelle, des semaines loin de chez eux sans rentrer, avec aujourd'hui un taux de divorce qui explose au sein de nos Corps".

"Néanmoins tout ce que je fais je le fais en mémoire de mon grand-père. J'ai même donné son nom, Léo, à mon fils aîné. J'ai 4 enfants, dont des jumeaux, et je n'ai tenu et je ne tiens que grâce à la générosité et à l'amour de ma femme.

Je suis adjudant ; c'est un bon grade. Je suis sous-officier supérieur et mon grand-père peut être fier de moi aujourd'hui".

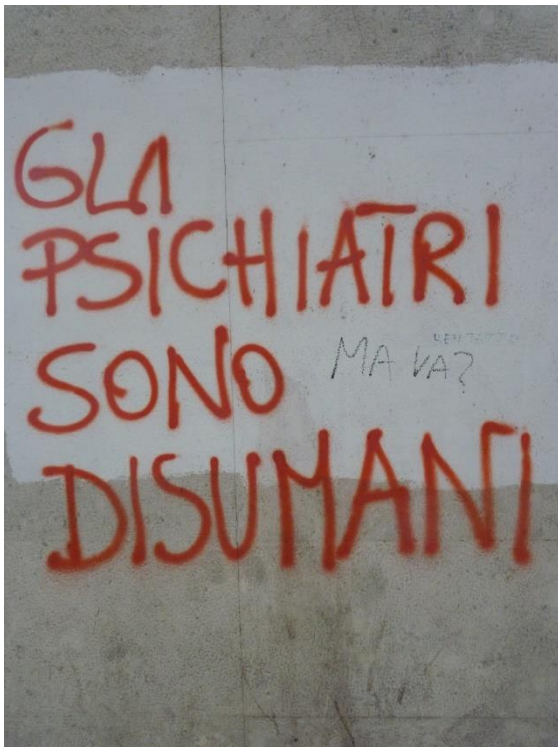
Les cauchemars, l'irritabilité, l'agoraphobie bouleversent et brisent même les vies et je trouve que malgré la bonne volonté de l'Institution (de principe mais pas toujours de moyens) et celle des confrères médecins militaires, beaucoup de ces patients sont réfractaires aux psychotropes et aux psychothérapies pour des raisons souvent culturelles, parce qu'on leur a appris et imposé de taire leur mal et de tenter de le dépasser. La verbalisation et l'exploration de leur intériorité sont quasiment des fautes morales et ils se retrouvent d'une certaine manière face à l'impossibilité d'engager les bons soins nécessaires à la réduction des troubles. D'autant qu'au bout de trois ans de congé de longue maladie, beaucoup d'entre eux vont se retrouver en "fin de droits" et vont devoir quitter l'Institution parfois sans retraite et disposant de peu de possibilités de reconversion.

Donc on constate que la blessure grave peut être la fin d'une espérance et d'un projet de vie. L'armée est démunie face à cette situation et les patients (et leur famille) se retrouvent

quasiment en situation d'abandon. Elle ne dispose pas des fonds nécessaires et peut même en appeler aux dons privés (3).

En raison de la réduction des effectifs administratifs de l'Armée, j'ai vu le traitement des dossiers passer progressivement de Strasbourg à Metz et aujourd'hui de Metz à La Rochelle, et il devient quasiment impossible d'obtenir un renseignement administratif valide qui permettrait à l'usager et au praticien expert que je suis d'avoir des nouvelles du traitement du dossier.

Compte tenu de cette situation de carence administrative qui se répercute avant tout sur l'usager, j'ai décidé, en tant qu'expert, de transmettre le double de mon expertise directement à l'intéressé pour qu'il la confie à son médecin généraliste que je contacte systématiquement pour faire un état des lieux clinique et déterminer un projet thérapeutique commun. Je fais part du taux d'invalidité que je préconise et je suggère à l'intéressé de me tenir au courant de la décision de la commission de réforme de l'Armée afin que nous puissions ensemble définir une stratégie en cas de désaccord.



Trieste, photo de Gianluca Paciucci, nov. 2015

Je dépasse donc mon rôle d'expert pour devenir tout à la fois assistant social, thérapeute et juriste aux côtés de mon patient.

Je prescris aussi à « mes » blessés le magnifique film de Clément Cogitore, *Ni le ciel, ni la terre*, sorti en 2015 qui exprime l'indicible de l'horreur et de l'absurdité de la guerre (4).

En effet, il est bon que l'art puisse tenter de le traduire pour que les « traumatisés » prennent la mesure qu'ils ne resteront pas totalement isolés (étrangers à eux-mêmes et à leurs proches mêmes) et pourront user du « Droit à l'oubli » dont j'ai déjà parlé dans la chronique d'*Espoir* (5).

En choisissant de prendre le parti du soldat blessé, fauché alors qu'il « avait soif d'aventure pour ceux qui ont faim de liberté », je prétends modestement incarner le slogan de la dernière campagne de recrutement de l'armée de Terre: « Votre volonté, notre fierté » (6).

Georges-Yoram FEDERMANN (Strasbourg)

(1) Voir "L'enfer du retour de guerre ou sauver ce qui peut l'être", *Espoir*, No 150, juin 2013, pp. 16 et 17.

(2) Les soldats n'apprennent pas à être à l'écoute de leur subjectivité et des affects douloureux qui renvoie à la négativité. Ils considèrent généralement le recours au psychiatre comme un aveu de faiblesse sinon comme une faute professionnelle. Consulter un psychiatre, c'est honteux.

(3) La cellule d'aide aux blessés de l'armée de Terre (CABAT) assure un accompagnement dans la durée des blessés en opérations. Créée le 1er septembre 1993 par le chef d'État-major de l'armée de Terre (CEMAT), la CABAT est un organisme spécifique placé sous le commandement du gouverneur militaire de Paris.

<http://www.defense.gouv.fr/terre/soldats-et-familles/soutien-des-blesses-et-des-familles-de-nos-disparus/cellule-d-aide-aux->

blesses/cellule-d-aide-aux-blesses-de-l-armee-de-terre

(4) <http://www.critikat.com/actualite-cine/critique/ni-le-ciel-ni-la-terre.html>

(5) Voir «Comment témoigner de l'innommable ? Jusqu'à cent-vingt ans Boris !!», Espoir No 151, septembre 2013, pp 16 et 17.

(6) <http://www.opex360.com/2016/03/09/votre-volonte-notre-fierte-larmee-de-terre-lance-sa-nouvelle-campagne-de-recrutement/>

« Un Divan sur le Danube » Vernissage du 3 mai 2016 à l'Institut français de Budapest Présentation du Dr Robert Maebe

Amis, amies français, hongrois, et de toutes les nations ici présentes, je vous souhaite la bienvenue à cette nouvelle exposition d'art-thérapie qui accompagne le Divan. Permettez-moi de commencer par remercier L'Institut français pour son généreux accueil toujours renouvelé de cette belle manifestation. Je remercie aussi Marie-Laure Solet et Tibor Szabo qui en ont assumé la préparation, ce qui, je vous assure, n'est pas une mince affaire. Et, bien entendu, les artistes qui acceptent chaque fois de prêter leurs œuvres à nos regards. Je tiens finalement à dire merci au bien sympathique et infatigable docteur Feberey, jeteur de ponts polyglotte entre nos pays, nos institutions, nos champs d'intérêt multiples, divers et communs.



Une exposition comme celle-ci nous renvoie certes aux précédentes, mais encore à des questions sous-jacentes à ne jamais perdre de vue, et qui sont celles de la psychiatrie, du

soin, et de l'art dans toutes ses confrontations ; en somme aux grandes questions de société que nous retrouvons toujours à l'affiche aussi du colloque. Remontons à une histoire qui dure déjà bien un siècle, si nous la faisons débiter par l'avènement du Cabaret Voltaire à Zürich en 1916. C'est l'année où le mouvement Dada naît et proclame la mort de l'art. Pour s'insurger contre la folie de la Grande Guerre, et pour ressusciter l'art, bien sûr, à partir d'une rencontre particulière et fructueuse avec la souffrance folle. Debout les morts ! La question de l'art en société n'a peut-être jamais été posée de façon plus audacieuse et plus fondamentale qu'en cette période de fin-de-siècle et de la débâcle du début du vingtième siècle.

Et voilà qu'en 1922 Hans Prinzhorn, un psychiatre, historien de l'art et chanteur d'opéra allemand publie un livre décisif, intitulé *Imagerie des malades mentaux : contribution à la psychologie et à la psychopathologie de la mise en forme*, ouvrage qui est à l'origine du déploiement de l'art psychiatrique. L'art psychiatrique, ce n'est pas l'art de soigner en psychiatrie, qui laisse souvent beaucoup à désirer, ni l'art amateur produit par les soignants. Il s'agit de la découverte par Prinzhorn de la présence au fond des asiles d'œuvres spontanées et insolites et de leurs créateurs, hommes et femmes, qu'il a ainsi sortis de l'oubli des dossiers et des casiers. Il sera le premier à analyser ces œuvres non seulement du point de vue psychologique, mais aussi du point de vue esthétique. Suivra l'établissement d'une collection de plus de 5000 œuvres à l'hôpital universitaire de Heidelberg et la mise en route d'une recherche internationale.

D'un point de vue pathique – dont je vous dirai quelques mots vendredi – on pourrait reformuler la question qu'il s'est posé : quelles passion(s) humaines se révèlent dans ces œuvres de nos frères et sœurs souffrants, plus clairement qu'ailleurs par une diffraction que produit la maladie. Sigmund Freud avec l'image du cristal brisé révélant notre composition psychique complexe mais largement inconsciente, nous a donné à comprendre à partir des heurts et malheurs des malades, nos états d'âme plus ou moins sains et saufs.

Hans Prinzhorn ira dans son étude des œuvres psychopathologiques à la recherche

des lois régissant la création artistique. Il décrit ainsi 6 racines de la pulsion de mise-en-forme (Gestaltungstrieb). Dénommées indifféremment pulsions, poussées ou besoins, elles ne sont pas chez lui pensées en termes psychanalytiques. Il distinguera ainsi

- un besoin **d'expression** œuvrant à l'origine du besoin de la mise-en-forme et de l'art comme activité fondamentale de l'homme (Gestaltung)
- une pulsion de **jeu** s'exprimant dans un besoin d'activité et d'occupation, décelable dans les gribouillages et graffitis depuis l'enfance de l'humanité, et répétée dans chaque existence, chez l'enfant, comme chez l'adulte cherchant la distraction en marge de ses occupations, et chez l'artiste qui muse devant la feuille vide
- une pulsion **décorative**, par besoin d'embellissement, de mise-en-évidence et en valeur, souvent magique, de ce qui entoure ou importe
- une tendance à **l'arrangement** par sériation, alternance, symétrie, avec mesure, rythme, règle, division de l'espace-temps
- un besoin de **représentation** par pulsion mimétique, entre la reproduction et la propre mise-en-forme
- un besoin de **symbolisation** avec recherche de signifiante, allant de l'idole jusqu'à l'écriture

En 1937 cette belle collection, résultat d'une première véritable appréciation et reconnaissance de l'activité et de la présence créatrice du malade dans l'asile psychiatrique au début du vingtième siècle a été à l'origine de suites tant heureuses que désastreuses.



La pire sans doute restera l'exposition *Entartete Kunst*, Art dégénéré, de 1937 organisée par le Troisième Reich, où ces

œuvres de malades ont été montrées ensemble avec les œuvres de l'expressionnisme allemand, de l'art abstrait et du dadaïsme pour en démontrer la dégénérescence. Elle sera suivie par le cruel génocide de quatre-vingt mille handicapés et malades psychiatriques de l'Aktion T4 à partir de 1940, l'extermination systématique dirigée par les docteurs nazis Karl Brandt et Leonardo Conti, action sous lequel ont succombé un bon nombre de patients de la clinique de Heidelberg, et parmi eux des artistes découverts par Prinzhorn. La clinique de Heidelberg s'est insurgée sans pouvoir l'empêcher contre la mort miséricordieuse, *Gnadentot* comme l'appelait Hitler, qui l'avait ordonnée.

La suite la plus heureuse sans doute jusqu'à ce jour, est la reconnaissance de la personne, parfois spécialement créative, de l'homme malade ; et l'avènement de l'art brut inventé par Jean Dubuffet, élargi ensuite vers l'outsider art, et l'ouverture des hôpitaux aux activités d'art-thérapie.

Exposer, s'exposer, être exposé, voilà encore toujours une entreprise périlleuse qui va de l'horreur jusqu'à l'émerveillement. Par les temps qu'il fait il reste bon de le rappeler.



Une exposition est une invitation à la participation. Elle rassemble, et réunit quelques fois. Elle est prise de position aussi. Elle met à contribution le visiteur. S'il est participant-exposant elle ouvre à la reconnaissance par et rencontre avec ses pairs. Peut-être même rencontre avec les visiteurs-amateurs d'art. La question de l'appréciation de l'œuvre se pose à chaque fois aussi : se fera-t-elle dans la rencontre ou l'œuvre restera-t-elle objet de jugement à distance, de convoitise, ou chargée de messages conscients et inconscients qui excitent ou brusquent le

visiteur. À vous, à nous d'en passer par l'épreuve chaque fois.

Robert Maebe (Binkom, Belgique)



Atelier de Tünderhegy



Travaux d'Edit Terez Willmann



Atelier Élément présent (Japon)

LIBERIAMO GRAMSCI!

Decima lettera marrana



Antonio Gramsci (1891-1937)

Liberare Gramsci vuol dire prestare ascolto ai/alle migranti, contro la reazione e le sterili sinistre di governo, e contro quelle mutile all'opposizione.

L'atmosfera di intrigo che si respira nei partiti (soprattutto in vista delle elezioni), nei movimenti e nelle aggregazioni della cosiddetta *società civile* è tanto che cresce e che piglia alla gola. Si entra in luoghi pre o postmoderni –coscienti che la modernità è finita da un pezzo, e che quindi anche ciò che da questa ha preso l'abbrivio, pre o post, non esiste più, se non deformato/degradato- e dopo i convenevoli iniziali, in cui tutto sembra gradevole, ci si accorge che molto è stato deciso prima e in altri luoghi, e che quindi la presenza dei cittadini e delle cittadine a riunioni spacciate per decisive e decisionali è pura finzione; non passano pochi minuti che cominciano le asprezze con vecchi e nuovi rancori, ed arcaici ego, a balzare sul tavolo delle trattative e a imporre un altro ordine del giorno, anche questo deciso altrove, nelle stanze di qualche celeste timoniere o in precedenti simposi di parole torbide e democrazia sbeffeggiata. Sembra di essere in qualche pagina de *La nausea* di Sartre, in cui il mondo pieno esclude il povero soggetto che smarrito cammina ai bordi: questi gli incontri della *politica*, per decidere il nome di un sindaco (quasi ovunque al maschile) o l'appartenenza a una coalizione, ma anche dell'*umanitario*, spesso luogo altrettanto fanatico di combine e di giochi di potere. Luoghi pieni, senza di me: ma questo *me* è la maggior parte delle persone perbene, coinvolte

e subito messe in un angolo, impossibilitate a partecipare effettivamente alle scelte. Leader minimi d'infimi partiti, leader maximi di partiti infami, scout, preti, animatori, gente del sindacato, gruppi di femministe le une armate contro le altre o capocondomini, poco cambia: le stesse tristi parole, e sgrammaticate, per riconoscere i propri simili e gettare ai margini gli/le altri/e. Quando fuori da quello che ormai banalmente viene chiamato il *cerchio magico* si aggira qualche giovane che per abiti di scena e lessico sembra assomigliare a quelli di dentro, scatta la cooptazione. Questa è la vera *antipolitica* che, sommata alle altre forme del neoqualunquismo contemporaneo (l'assolutizzazione del web come luogo della democrazia, lo stupidario dei social network e le primarie di certi partiti, che sostituiscono i congressi –è stato sottolineato- così esaltando accordi illeciti, brogli e voto di scambio), spoliticizzano in profondità il presente in cui siamo e in cui *possono farci di tutto*.

L'INFINITO CARCERE

Terribile è accorgersi di questa catastrofe quotidiana al termine di una vita spesa per la *causa* (poco importa quale), spesso vissuta nel sacrificio di sé e nel dolore dei propri cari, trascurati/e. Terribili queste parole: "...Certe volte ho pensato che tutta la mia vita fosse un grande (grande per me) errore, un dirizzone...", scritte da Antonio Gramsci a Tania Schucht il 27 febbraio 1933. La lettera è riportata in appendice a "I due carceri di Gramsci. La prigione fascista e il labirinto comunista" (1) e ampiamente commentata nel sesto paragrafo del primo capitolo di questo libro. L'impianto del testo di Lo Piparo è stato da molti sottoposto a critiche severe, e anche a mio avviso ne va ridimensionata la capacità di rottura perché cede troppo alla ormai dominante vulgata anticomunista e antitogliattiana: sembra che a uccidere Gramsci ostacolandone la liberazione sia stato Togliatti, allora capo indiscusso del PCI, e non il fascismo. Ora questo non è vero, semplicemente. Chi scrive è un antitogliattiano di ferro, non foss'altro che per il cedimento ideologico sull'articolo 7 della Costituzione italiana, immane sciagura: aver permesso di inserire nella carta costituzionale il concordato firmato nel 1929 tra il fascismo e la chiesa cattolica, cioè tra un regime violento e nei fatti antireligioso, e il Vaticano, ovvero

uno stato straniero, autocratico e alleato di Mussolini, è macchia indelebile e vulnus giuridico che ancora oggi mina le fondamenta della Repubblica. Ma ritenere Togliatti responsabile di un complotto ai danni di Gramsci e della manomissione dei "Quaderni dal carcere" sulla base di prove inesistenti, ovvero di pure illazioni, ce ne passa. Però anche chi condivide le critiche al libro di Lo Piparo, e penso a Sergio Luzzatto (2), inserisce il suo articolo in un contesto in cui l'occhiello è 'Addio al comunismo' e il sommario recita 'Da Franco Lo Piparo una rilettura esemplare di una lettera *esopica* dell'intellettuale sardo, che sarebbe stato vittima di una censura del Pci persino più severa di quella del regime fascista'. Certo, c'è quel condizionale, 'sarebbe', con cui titolista e autore dell'articolo prendono in parte le distanze dall'assunto principale del testo, ma il tono complessivo è inequivocabile, e scontato: fascismo e comunismo come assassini di Gramsci. Si tratta di un punto di vista persino farsesco ma alla moda, e che può passare solo nella reativa Italia di questi anni: *depotenziare Gramsci* presentandolo come uno studioso travolto dalla politica cui si sarebbe dato solo per una piccola parte della sua vita (3) o farne un liberale o, peggio ancora, "un patrimonio per l'intera democrazia italiana" (4) è operazione di bassa qualità ma che ha come risultato ultimo quello di *depotenziare la democrazia* nei suoi aspetti più irriducibili a pensieri e pratiche alternative allo squallido quotidiano sfarsi della forza dei popoli, in questo inizio di terzo millennio. Questo è l'infinito carcere di Gramsci. Proprio il comunismo eretico di Gramsci, proprio la sua *curiositas* per ogni cosa, innestata nel profondo di azioni rivoluzionarie, proprio il suo dimenarsi in carcere come un leone catturato (la sua capigliatura nell'iconografia che abbiamo tutti/e in mente è una criniera) ma intenzionato a venirne fuori (5), rappresentano un lascito altissimo: non il suo (presunto) addio al comunismo, ma il suo corpo rinchiuso *per comunismo* nel carcere fascista ci dice come si possa pensare ed agire. Non a caso almeno da trent'anni a queste parti gli sono capitate sciagure su sciagure: stratonato a destra e a sinistra, letto e usato dai 'fascisti del terzo millennio' (trogloditi come quelli del secondo), usurato dai *rossobruni*, non amato dagli anarchici (6).

DIRIZZONI, ABBAGLI

Questo Gramsci diventato mentore di imprese politiche raccogliatrici e padre tutelare dei più diversi partiti e movimenti, fortunatamente a qualcuno sta ancora antipatico, per certi eccessi linguistici giovanili: a Roberto Saviano, ad esempio, che se la prende, dall'alto dell'indiscutibilità delle sue opinioni, con una certa sinistra, fuori dal parlamento, "che vive di dogmi" ed è fatta di "sopravvissuti di un estremismo massimalista che sostiene di avere la verità unica tra le mani". Queste ed altre perle infarciscono un articolo-recensione del 2012 (7). Un articolo pieno di banalità, di 'dogmi', i suoi, che sommano disprezzo e imprecisioni a dualismi di quarta categoria: ai 'massimalisti' (Gramsci ed epigoni) si contrapporrebbero, ieri come oggi, i 'riformisti' (Turati ed epigoni). Ma chi sono i riformisti, oggi? Quel criminale di guerra a piede libero che risponde al nome di Tony Blair e che scatenò la seconda Guerra del Golfo, in base a una documentazione da lui stesso oggi, in un'intervista alla Cnn del 24.10.2015, dichiarata falsa (una confessione in piena regola, quella dell'ex premier laburista): egli, con il suo padroncino Bush, ha sulla coscienza un embargo negli anni Novanta che ha causato mezzo milione di morti in Iraq, e poi una guerra che ha distrutto un Paese e causato altre centinaia di migliaia di morti, fino al disastro attuale. C'è qualche giudice che possa spiccare un mandato di cattura internazionale? E cosa ne pensa il Tribunale dell'Aja? Il *riformista* Blair meriterebbe di marcire in una prigione, magari nella stessa cella (dorata) di un Mladić, di un Karadžić, dilettanti *massimalisti* e pallidi imitatori del criminale su larga scala Blair. Uguale trattamento si dovrebbe riservare al *riformista* Renzi, complice della dittatura del generale Al Sisi in Egitto e che sta per scatenare un'ennesima tempesta di fuoco sulla Libia, così come i *riformisti* Hollande e Valls, i *democratici* Obama e, in un futuro prossimo, Hillary Clinton (che votò per l'intervento in Iraq) e quanti, quanti altri e altre, i cui modi urbani grondano veleno. Saviano dimentica le guerre, sangue del Novecento e del terzo millennio, sangue dei popoli sparso da dittature come da democrazie e con la stessa disinvoltura che ne rivela lo sprezzo della vita umana (*ladri di vita*, si diceva –ma *riformisti*, e questo li salverebbe); e dimentica le guerre

economiche, le guerre di saccheggio ai danni del pianeta. Perché andremo in guerra in Libia? Lo dicono un articolo e una cartina pubblicati da Il Sole 24 ore (8): una lettura agghiacciante. L'autore parte da una considerazione banale ma che, finora, si poteva leggere solo in siti proibiti (antagonisti, estremisti, terzomondisti, rossobruni, *massimalisti*, etc.): "...la Libia era al primo posto in Africa nell'indice Onu dello sviluppo umano, adesso è uno stato fallito..."; ma la Libia è soprattutto "un bottino da 130 miliardi di dollari subito e tre-quattro volte tanto nel caso che un ipotetico Stato libico, magari confederale e diviso per zone di influenza, tornasse a esportare come ai tempi di Gheddafi...". Come ai tempi di Gheddafi? Ma allora perché l'avete braccato e ammazzato come un cane? E poi: zone di influenza? Sì, tre, con la Tripolitania assegnata all'Italia, il Fezzan alla Francia e la Cirenaica alla Gran Bretagna (guardare, nel giornale, la cartina accanto, fonte Africa-confidential.com- 2014, prestando attenzione a questa data...), il tutto con la supervisione strategica statunitense. Neocolonialismo, quindi, e non lotta al terrorismo. E *bottino* (tre occorrenze decisive, nell'articolo), bottino di guerra, come al tempo delle peggiori razzie dei secoli passati. Con la Russia a far capolino ("...anche i russi, estromessi nel 2011 perché contrari ai bombardamenti, vogliono dire la loro: lo faranno attraverso Al Sisi al quale vendono armi a tutto spiano insieme alla Francia...") e la Francia, cui l'articolista dedica tutta la parte finale: "...Sarkozy attaccò Gheddafi senza neppure farci una telefonata. Oggi sappiamo i retroscena. In una e-mail inviata a Hillary Clinton e datata 2 aprile 2011, il funzionario Sidney Blumenthal rivela che Gheddafi intendeva sostituire il Franco Cfa, utilizzato in 14 ex colonie, con un'altra moneta panafricana. Lo scopo era rendere l'Africa francese indipendente da Parigi (...). Poi naturalmente c'era anche il petrolio della Cirenaica per la Total...". Questo il liberale-liberista Sarkozy, non una iena fondamentalista, in combutta con gli altri governi dell'occidente democratico. Non mi fido dei siti *massimalisti*, e in questo sono d'accordo con Saviano, ma del quotidiano della Confindustria sì. Sfiacciati criminali, senza pudore: ecco i *riformisti*, alla guida della macchina capitalista che è essenzialmente macchina bellica.

SABOTANDO L'ORRORE

I potenziali nemici di questa macchina, i sabotatori (non i criminali jihadisti finanziati da padroni capitalisti in Arabia Saudita, Turchia, Qatar) sono però bloccati nelle sabbie mobili del non pensiero, della non azione. È loro (è mio) il *dirizzone* di Gramsci, l'abbaglio, l'inganno che diventa autoinganno in chi ancora oggi entra in polverose stanze oppure frequenta altrettanto polverosi social network. Ogni parola, ogni gesto che si immette nell'arena pubblica è subito sporcato, reso vilissimo fango; l'intrigo, la non fiducia, il non entusiasmo e la non speranza regnano. Scrive Gramsci (ovvero il sabotatore in carcere), nella lettera sopra citata: "...Da tutto l'insieme sento che sto attraversando la fase più critica della mia esistenza e che tale fase non può durare a lungo senza determinare, fisicamente e psichicamente, risultati e complicazioni da cui non si può tornare più indietro perché decisive...". Questo sta accadendo a noi, si parva licet, figli del sospetto reciproco, incapaci di alzare il capo e di aprirsi all'altro/a, incapaci di quell' "ampliamento del dovere" (Marc Bloch) di cui parlammo nella precedente lettera marrana. E anche meschini, siamo, poveri dentro: a una manifestazione pacifista lo scorso 16 gennaio (anniversario della prima Guerra del Golfo) un leader maximo, ma solo per stazza, caccia dalla piazza un uomo palesemente disturbato ma inoffensivo, gridandogli con disprezzo "va' via, 'mbriagon" (vattene, ubriacone); l'uomo viene accolto da un paio di poliziotti in tenuta antisommossa, molto più umani, nel frangente, del leader anticapitalista. Immagini come questa mi spezzano. Nel frattempo le peggiori paure di cui parlammo già nelle prime Lettere marrane si stanno rivelando autentiche; e tremano le mura delle nostre città sotto la spinta di *barbari* che le guerre occidentali-orientali stanno spingendo a milioni fuori dai meravigliosi Paesi, ora in macerie, in cui sono vissuti per secoli e millenni. Tremiamo e ci armiamo. Forse non siamo ancora nella fase culminante, nel momento di massima tensione: "...Viviamo in tempi che nessuno –per quanto vigliacco- è sicuro di svegliarsi domani nel letto...", scrive Cesare Pavese all'inizio del cap. XIV de "La casa in collina", romanzo ambientato tra il 1943 e il 1944 (straziante ne è l'ultimo capitolo). Non è ancora così, oggi, qui da noi, e le dominanti norme e normalità sono

per il momento salvaguardate: ma fino a quando? Migliaia di donne e uomini sono bloccati nel gelo dei Balcani, intere città nella Siria civilissima –nonostante la canaglia Assad- sono ceneri di carni e di case bruciate, come nella civilissima Palestina, nel Libano, in tutto l'arco della mezzaluna fertile. Alcuni si illudono di potersi salvare: così Israele, che abbatte case di palestinesi e con quelle antiche pietre costruisce le proprie nuove-antiche abitazioni (9); così in Italia, con le politiche di distruzione di quel che resta dello stato sociale e con i continui richiami alle *ruspe* per campi nomadi e altri alieni (secondo spregevoli leader leghisti); così i suprematisti bianchi o gialli del pianeta. Ma non così a Grozny, a Kabul, e altrove: da decenni lì uomini e donne non sono sicuri/e di svegliarsi l'indomani nel letto. Le case vengono abbattute, gli esseri umani schiavizzati. Necessità di un *nuovo principe planetario*, per restare con Gramsci? Quale occasione migliore di questa? Se non fossimo stati polverizzati, sfiniti dentro, ridicolizzati.

IL NOSTRO MALE VIENE DA PIÙ LONTANO

Traduco da Alain Badiou: "Penso che la funzione fondamentale d'uno Stato come lo Stato in Francia, è mettere in riga [discipliner] la classe media. Ed è quello che sta facendo la sinistra. La sinistra è straordinaria quando si tratta di mettere in riga. Quand'ero giovane, durante la guerra d'Algeria, la sinistra che, con Guy Mollet, guidava il governo, ottenne poteri speciali per lanciare una guerra totale. Sembra proprio che per mettere in riga la classe media dicendole *La guerra! La guerra!*, cosa, la guerra, che non è più nelle sue abitudini, sia necessaria la bella faccia di un socialista matricolato" –così come solo un Renzi qualsiasi è riuscito a fare in Italia, mentre non era riuscito a un Berlusconi o a un Monti, e la ciliegia dell'intervento in Libia in questo 2016 potrebbe sancire il nuovo ordine renziano, grazie anche all'ennesimo tradimento degli intellettuali, muti e servili, quanto invece erano scatenati e sguaiati contro Berlusconi-; e, appena più oltre: "...La Francia, ciò che la rendeva speciale (...) era la tradizione rivoluzionaria. Repubblicana, inizialmente. Poi socialista, anarco-sindacalista, comunista e, infine, d'estrema sinistra [gauchiste], tra il 1789 e, diciamo, il 1976. Ma tutto ciò è finito.

È finito...” (10). Ciò che è venuto dopo, in Francia e in Europa, è come un tempo supplementare in cui stancamente giocare in attesa dei rigori, che vengono continuamente rinviati perché non c’è nessuno per calciarli. Solo i corpi delle migranti e dei migranti, e di chi è oppresso/a e offeso/a, solo dalle piaghe delle carni finalmente a due passi da noi, impigliate e straziate tra fili spinati e muri, potrà venire la sveglia e l’inizio di una fase di rinnovamento globale: solo così potremmo uscire dall’abbaglio. Se a quelle carni, se a quelle piaghe riusciremo a prestare ascolto senza ulteriori vani egoismi. Solo così Gramsci uscirà finalmente dal carcere.

Gianluca Paciucci (Trieste)

- (1) Franco Lo Piparo, “I due carceri di Gramsci. La prigionia fascista e il labirinto comunista”, Roma, Donzelli, 2012, pp.144. Questo testo si trova anche alle pagg. 688-692 delle “Lettere dal carcere 1926-1937” nella bella edizione a cura di Antonio A. Santucci, Palermo, Sellerio, 1996, 2 voll., pp. XLI+888.
- (2) Sergio Luzzatto, “Lo strappo di Gramsci”, Il Sole 24 ore, 12.02 2012. Vi si trova scritto: “...Quanto all’ipotesi di Lo Piparo secondo cui Togliatti in persona avrebbe provveduto a far sparire uno dei trenta quaderni vergati in carcere da Gramsci, è una teoria che il miglior conoscitore dei quaderni, Gianni Francioni, dichiara oggi ‘destituita di ogni fondamento’...”.
- (3) È la tesi di un altro volume di Lo Piparo, “Il professor Gramsci e Wittgenstein. Il linguaggio e il potere”, Roma, Donzelli, 2014, pp. VI+186; volume peraltro affascinante attorno al triangolo Gramsci-Sraffa-Wittgenstein.
- (4) Luzzatto, art. cit.
- (5) Sulla prigionia di Gramsci è da qualche mese in libreria l’ottimo volume di Giorgio Fabre “Lo scambio. Come Gramsci non fu liberato”, Palermo, Sellerio, 2015, pp. 529, che fa giustizia di “visioni mitiche o, all’opposto, di dietrologie complottarde” (cito dall’eccellente risvolto di copertina).
- (6) Penso al volume di Richard J. F. Day, “Gramsci è morto. Dall’egemonia all’affinità”, Milano, Eleuthera, 2008 (ed. originale “Gramsci is dead. Anarchist Currents in Newest Social Movements”, London, 2005), pp. 247.
- (7) Roberto Saviano, “Elogio dei riformisti” (<http://www.robertosaviano.it/articoli/elogio-dei-riformisti>)
- (8) Alberto Negri, “Un bottino da (almeno) 130 miliardi”, Il Sole 24 ore”, 06.03 2016.
- (9) “...Nelle colonie abitate dagli israeliani in Cisgiordania si trovano case che sono state costruite usando le pietre raccolte nei villaggi arabi demoliti. Pietre secolari. Passando in questi luoghi, chi non conosce le nostre vicende potrebbe essere facilmente tratto in inganno: colonie israeliane sorte vent’anni fa sembrano più antiche dei villaggi palestinesi. La loro politica, sommata alla nostra ignoranza, ha prodotto questo risultato...”: sono le parole di Osama Hamdan, docente di conservazione dei beni culturali presso l’Università Al Quds di Gerusalemme, riportate nello sconvolgente testo di Laura Sudiro e Giovanni Rispoli “Oro dentro. Un archeologo in trincea: Bosnia, Albania, Kosovo, Medio Oriente”, Milano, Skira, 2015, pp. 187, dedicato alla figura di Fabio Maniscalco, archeologo al seguito dell’Esercito italiano e ucciso da un tumore al pancreas, conseguenza diretta dell’esposizione all’uranio impoverito.
- (10) Pp. 54-55 in Alain Badiou, “Notre mal vient de plus loin. Penser les tueries du 13 novembre [Il nostro male viene da più lontano. Pensare le stragi del 13 novembre]”, Fayard, 2016, pp. 63. Si tratta della trascrizione di una conferenza tenuta il 23 novembre 2015, dieci giorni dopo i fatti di Parigi.

FORSE NON BASTA

Undicesima lettera marrana

“...No, la poesia non basta.

Ma proprio lei è la sorgente della luce
che riesce a rendere il male visibile...”

(Barbara Korun, *Hannah Arendt riferisce sul
processo di Eichmann*)

La scuola pubblica non porterà certo la liberazione tra le genti, ma nemmeno una permanente schiavitù. Essa svolge un ruolo essenziale per formare gli/le studenti e per dar loro il gusto e il senso della critica. Quest'ultima è la parola chiave: critica come furia di ricerca, come ripetuto e quotidiano tentativo democratico, come riconoscimento dell'altro/a. Critica come perenne sottrarsi alle mani avidi di chi ci vorrebbe al servizio della forza dominante, qualunque essa sia. Critica come sola arma contro i due pericoli opposti in cui siamo: la sterilità di un identitarismo fine a sé stesso; la sterilità di progressivi compromessi, praticata soprattutto da ex rivoluzionari, che si adattano rapidamente alle forme del clientelismo cinico e violento. Questo ci dicono le elezioni degli ultimi anni e la gestione del potere in Italia: trasformismi, farsa delle campagne elettorali, orribili gazebo ad occupare il centro della città per mesi, fasci di volantini che si possono raccogliere ad ogni passeggiata per le vie principali (non nelle periferie, dove si respira ostilità verso la *politica*, ma di cui si è servi e di cui ci si serve per garantirsi scampoli di sopravvivenza), comizietti da quattro soldi, aperitivi offerti da candidati/e in veste di camerieri/e. Tutto un festival, ma non una festa, in cui però, almeno, ci risparmiavano l'ipocrisia: noi questo siamo, dicono i/le candidati/e, vi inganniamo e voi ci votate, vi asserviamo e ci fate felici. A elezioni avvenute nel teatrino spesso squallido dei luoghi della rappresentanza, si svolge lo

spettacolo chiassoso dei dibattiti, culto della parola avvilita e dell'insulto, delle mozioni e delle celebrazioni. Culto della separazione dalla città. Francesco Guicciardini, *Ricordi*, 141: “...spesso tra ‘l palazzo e la piazza è una nebbia sì folta o uno muro sì grosso che, non vi penetrando l'occhio degli uomini, tanto sa el popolo di quello che fa chi governa o della ragione perché lo fa, quanto delle cose che fanno in India”. Ora forse sappiamo qualcosa di più di ciò che accade in India ma non di quello che ci accade sotto il naso, in sedute comunali o parlamentari fiume (il tempo della politica è sempre più per professionisti, da questo punto di vista, per un ceto esclusivo che non ammette intrusioni, un ‘cerchio magico’, come ora si usa dire) che è impossibile seguire: nessun controllo democratico, solo separazione e spartizione.



Photo de Gianluca Paciucci

CULTO DELL'INSULTO

Culto della separazione, culto della nebbia e dell'insulto. Vittorio Sgarbi a Trieste, l'11 giugno 2016, per la campagna elettorale del forzista Dipiazza sotto un gazebo e con accanto Salvini (seconda presenza di Salvini a Trieste, nella campagna elettorale delle amministrative 2016). Guardiamo il video (1). È stato detto e ridetto, nei social network e sulla carta stampata: volgarità a non finire, insulti ai ‘culattoni’ e a chi non ha votato Dipiazza al primo turno (“teste di c...”), in un crescendo di mediocri giravolte verbali e

culminanti nell'elogio funebre di Gianluca Buonanno (2). Una performance artistico-politica di quarto rango, del tutto speculare a quella di altri artisti ormai nei ranghi del potere politico-mediatico (Crozza, Benigni), ma sottolineata da scroscianti applausi e sghignazzate del pubblico, risate di Dipiazza e Salvini, interazione con la pancia delle gente. Metafora, quest'ultima, che ci ha sempre sconcertato. Le ragioni della pancia, cioè della consistenza, sono nobili: Sancho Panza nei suoi momenti migliori, il buon soldato Svejek, "Il Mangiafagioli" di Annibale Carracci (1583-4), Bertoldo (ma non Bertoldino e Cacasenno) e tutti gli zanni del teatro popolare uniscono la pancia all'intelligenza viva e attiva, ma mai alla trivialità supponente. È una caricatura del popolo, invece, il fine storico dell'arte Sgarbi che rigetta sul pubblico riflessioni ridicole e quattro parolacce. Ricordiamo Ivan Graziani, che è stato un importante cantautore: "...E poi le parolacce che ti lasci scappare / che servono a condire il tuo discorso d'autore / come bava di lumaca stanno lì a dimostrare che è vero / è vero non si può migliorare / col tuo schifo di educazione..." (in 'Pigro', 1978). Così come ne era una caricatura la canottiera di Bossi (3), e così anche tutti i plebeismi e i trivialismi riversati contro il popolo nelle aule parlamentari da teppisti in doppiopetto o in felpa, *eletti* in elezioni sempre più farsesche, per leggi assurde (porcellum/italicum) e oggettivo venir meno della forza propositiva *dal basso, dal fondo*. La nebbia che separa Palazzo e Piazza è nebbia di complicità e solo là dove la piazza ancora esprime autonomia e forza (penso alle piazze francesi di queste ultime settimane) ecco che la contrapposizione torna ad avere un suo peso: è stato il Primo ministro francese Manuel Valls a dire che il potere espresso in libere elezioni è legittimamente esercitato dal parlamento, per cui la piazza (quella della protesta contro la reazionaria legge sul lavoro proposta dai socialisti) non ha potere legislativo e, quindi, il tentativo dei manifestanti di far retrocedere il

governo su una legge iniqua sarebbe eversivo (ma eversive sono le leggi dettate dai trattati internazionali e dalle normative europee); da qui le pratiche della violenza poliziesca e anche di una controviolenza estetizzante, minoritaria e sciocca. Trivialità delle destre, trivialità delle sinistre al potere, con corollario di bombe umanitarie e traffico d'armi. Sdegnatissime, le sinistre, dalle scurrilità di Sgarbi (e di Salvini, Bossi, Buonanno...), indignate per gli scivoloni altrui –non per i propri- e pronte a sfruttarli, nel misero gioco della presa del potere, che è una stabile presa del potere da parte di uno stesso blocco sociale, sia pure in regime di alternanza. Penso alla polemica sulla pubblicazione del "Mein kampf" da parte de Il Giornale, ora diretto da Alessandro Sallusti (4). Le sciocchezze stanno nel voler denunciare questa *provocazione* sallustiana (mai parola più conformista, oggi, di *provocazione*, in coppia con *polemica*) per meri scopi elettorali, e non per l'atto in sé: con ragionamenti contorti i rivali di Parisi, candidato del centrodestra a Milano e non molto più a destra del suo rivale di sinistra, gli hanno incredibilmente attribuito la responsabilità di questo atto, imponendogli di dissociarsi, cosa che Parisi ha fatto, in fondo con misura. Quali acrobazie, quali contorsioni e colpi bassi, inutilmente tirati tra simili! Tutto è ridotto a chiacchiere da salotto o a commenti beceri sui social. Oppure a editoriali di Sallusti. Che così scrive: " [propongo] un'ultima uscita con un libro che rivendichi il diritto di Israele a esistere senza essere quotidianamente minacciato e ferito dal terrorismo palestinese e dall'ostile e complice indifferenza di buona parte della sinistra occidentale..." (5). Sallusti, ormai accanito filosemita, si dice d'accordo con il pubblicare, alla fine della collana ideata da Il Giornale, i "Diari di Anna Frank", ma con l'aggiunta di un libro pro-Israele. Ma forse se ne potrebbe aggiungere ancora uno: un libro, anche di poche pagine, che parli del diritto all'esistenza del popolo palestinese nelle terre da cui è stato

cacciato con una scientifica prepotenza che risale alla dichiarazione Balfour del 1917, confermata dalle violenze degli anni che sono seguiti (6). Quasi ovunque i nemici-rivali sono nemici-fratelli, o addirittura nemici-complici: “rivalità mimetica”, secondo René Girard, oppure “inimicizia complementare”, secondo Germaine Tillion. Pochi/e si sottraggono a questo dualismo spettrale, funzionante ieri in Algeria e oggi a Gerusalemme, e anche nella farsa delle elezioni italiane. Solo i popoli ora vinti potrebbero essere i protagonisti di un’insurrezione contro le ripetizioni dell’identico, un’insurrezione di verità: dai momentanei vincitori non c’è che aspettarsi squallore aggravato a ogni angolo di strada, a ogni posto di blocco, a ogni muro alzato con il plauso delle democrazie occidentali.

LA FINE DELLA SCUOLA



Photo de Gianluca Paciucci

Ma torniamo al punto da dove avevamo provato a partire, e cioè dalla scuola, e dalla scuola pubblica, in particolare. Prendendo spunto da un articolo agghiacciante di Roberto Casati, “L’abbaglio della fine della scuola” (7). Scrive Casati: “La vulgata della scuola del ventunesimo secolo prevede: classi ‘agili’, con studenti che guardano contenuti online e ne discutono poi tra di loro. Insegnanti ‘leggeri’, con il ruolo di ‘facilitatori’ delle suddette discussioni tra gli studenti. Scomparsa progressiva della lezione frontale, e quindi della preparazione della lezione da parte degli

insegnanti (...) Verifiche continue sia dello studente ma soprattutto dell’insegnante su parametri ‘oggettivi’. (...) Per chi non se ne fosse accorto, c’è una logica profonda che sottende questa visione: si tratta di depotenziare l’insegnante, di spiarne e soppesarne le più infime mosse, e all’orizzonte di sostituirlo...”. Efficace sintesi che chiunque lavori nella scuola pubblica sa essere vera. Questa è la lotta in corso: lotta all’insegnante come cardine della scuola pubblica e, quindi, all’insegnamento *trasmissivo* (lotta alla *trasmissione delle capacità critiche*). Insegnante che è stato demolito/a, nella sua funzione, da un devastante ventennio di violente accuse portate da destra come da sinistra, ma realizzate più da quest’ultima, complici le organizzazioni sindacali maggioritarie. Demolizioni e continue umiliazioni subite: dai/dalle dirigenti della Scuola pubblica, nodo cupo di ogni controriforma, cui la legge 107 vorrebbe dare sempre più potere e per cui l’insegnante è un sottoposto da valutare e punire, ma soprattutto da infantilizzare –il tono di certi dirigenti scolastici tende proprio a questo, tanto che è difficile, poi, immaginare l’insegnante così ridotto riacquistare autorevolezza in aula; dagli/dalle studenti, che vedono sempre più nell’insegnante un perdente nella lotta per l’esistenza, un poveretto instabile, un “prof, dimezzato nel nome e nello stipendio” (scrisse a metà degli anni Ottanta Sebastiano Vassalli), cui rivolgersi con arroganza e presunzione; dalle famiglie, nuovo simulacro intoccabile di questa fase storica (in cui non si vuole vedere l’orrore che spesso nelle famiglie alberga, anche il misero orrore quotidiano fatto non di rado di sopraffazioni e ostilità), pronte a rivolgersi all’avvocato al minimo errore, spesso –le famiglie borghesi o d’artisti-sprezzanti; dalla società tutta, infine, lanciata come un bulldozer contro questi nullafacenti intoccabili che, avendo ottenuto una laurea in tempi sospetti (post ’68), ora pretendono di servire/professare nella scuola pubblica a

danno di giovani innocenti. Quanto fango! Sorretto da una neolingua che andrebbe tutta smantellata: crediti/debiti, innanzitutto, termini ormai passati nel linguaggio quotidiano dell'esperienza scolastica, cui solo pochi/e di noi fanno fatica ad assoggettarsi; competenze vs conoscenze; progetti, in luogo di saperi; meritocrazia, che è il nome in codice di complicità e cooptazione (e lo scandalo dei cosiddetti 'comitati di valutazione' per i professori, formati da alcuni docenti, dirigenti, un rappresentante dei genitori e uno degli/delle studenti che useranno criteri 'oggettivi' quali la 'collaborazione con la dirigenza', ad esempio). Tutto questo avendo perso ore su ore di insegnamento: su un orario già falciato dalla controriforma Gelmini, si è abbattuto il ciclone dell'alternanza scuola-lavoro, obbligatorie a partire dal terzo anno delle scuole superiori, cui dedicare 200 ore nel triennio dei Licei e 400 ore in quello degli istituti tecnici. Ore sottratte al *lavoro d'aula*, lento e attento (anche nella distrazione), fatto di rapporti umani, di incontri e di scontri, ma sempre di vita profonda e di scambio. L'alternanza scuola-lavoro è profondamente fascista e serve a depotenziare le capacità critiche di studenti e cittadini/e, preparandone l'immissione nel mondo del (non) lavoro futuro, fatto di voucher, di ricatti, di obbedienze cieche, di precarietà. Tutto questo avviene contro gli individui e contro il legame sociale, contro ogni attitudine critica. Il tutto benedetto da crocifissi ancora appesi in molte aule scolastiche della scuola pubblica, peraltro ormai infilati nei posti più strani: spuntano, con un Cristo mozzo di un braccio, da dietro una lavagna elettronica o da un armadio sconnesso (non è caricatura, è descrizione). Scrive Sergio Luzzatto: "Senza il crocifisso sul muro, dicono, l'Italia non sarebbe più la stessa. Lo dicono tanti cattolici, ma anche tanti laici. Io penso che gli uni e gli altri abbiano ragione. Senza il crocifisso negli edifici statali l'Italia non sarebbe più la stessa: sarebbe migliore" (8). E se ricominciassimo anche da qui? Con

gli amici e le amiche cattoliche –a volte gli unici, le uniche con cui poter parlare in una scuola avvilita-, i primi, le prime a potersi/doversi muovere contro 'il crocifisso di Stato'.

NON BASTA

I peggiori nemici degli/delle insegnanti sono però gli/le insegnanti stessi/e, coloro che trovano, in questa scuola che auspica il loro annientamento, stanze/aule dove salvarsi dal flusso velenoso che scorre nei corridoi. 'Chiusa la porta dell'aula, siamo liberi!': ma non è così, lo sappiamo. È invasiva, la 'buona scuola' renziana, tendenzialmente totalitaria, del totalitarismo del mercato come unico regolatore dei rapporti umani; ed è fortemente autoritaria senza più autorevolezza. Certo, una scuola veramente laica e democratica non basterebbe a salvare il Paese, ma intanto sarebbe utile a salvare noi stessi/e da leggi stupide e da vessazioni quotidiane. Ogni legge è un'imposizione di chi al momento è più forte, ed è un compromesso transitorio. Altri rapporti di forza, se prodotti, potrebbero portare a modificare le leggi che tutto sono, tranne che immutabili. Aspettiamo, come marrani/e (9), fingendo di adattarci (entro limiti di decenza), intanto preparando svolte e lavorando con ostinata volontà.

Gianluca Paciucci (Trieste, 15.06.2016)

(1):

<https://www.youtube.com/watch?v=7Nq7Dqulb5Y> (qui nella versione integrale di 12' ca.)

(2): sulla morte dell'europarlamentare leghista, a detta di qualcuno, vi sarebbero molti punti oscuri: egli, secondo una ricostruzione che circola in rete, sarebbe stato ucciso come Haider, come tentarono di fare con Farage. Uccisi da chi? Dalla cricca europeista, sembra di capire, di cui Buonanno e gli altri due sarebbero stati/sarebbero acerrimi nemici (opinione non condivisa da chi scrive che vede negli identitari/tradizionalisti dei complici oggettivi del potere iperliberista, la coppia perfetta, Trump e Clinton). Non abbiamo, per ora, gli elementi per intervenire su questi tre

casi, ma si può spezzare una lancia in favore di chi non accetta le versioni ufficiali dei fatti. Complotto è la parola magica per far tacere ogni domanda. Qualche tempo fa, invece, l'avremmo chiamata *controinformazione*... Certo, non tutto è reale controinformazione, c'è molto inganno e autoinganno, ma prendere sistematicamente "per buone / le verità della televisione" (De André, nella "Canzone del maggio"), o della rete, è ostacolo alla ricerca della verità.

(3): Marco Belpoliti, "La canottiera di Bossi", Parma, Guanda, 2012, pp. 105.

(4): "La decisione del quotidiano *Il Giornale* di regalare - come 'omaggio' al primo volume di una collana a pagamento sul Terzo Reich - il Mein Kampf di Adolf Hitler diventa un caso politico in vista dei ballottaggi..." (http://www.repubblica.it/politica/2016/06/11/news/renzi_contro_il_giornale_squallido_publicare_il_mein_kampf_mai_piu_-141771122/). In realtà allegato a *Il Giornale*, ma al prezzo di € 11,90, era il volume di W.L. Shirer "Hitler e il terzo Reich": il "Mein Kampf" era, quindi, supplemento gratuito a questo volume. Operazione discutibilissima, "indecente" (la definisce Enzo Collotti in "Scherzare con il fuoco", *Il Manifesto*, 14.06 2016). E anche ingannevole in quanto presentata in copertina come 'edizione critica' (ma conosce Sallusti il significato di queste parole?) e invece indicata come 'edizione integrale e originale del 1937' in quarta di copertina. Netto e critico anche di chi, a sinistra, ha provato a usare questa operazione per mediocri fini elettorali, l'intervento di Angelo d'Orsi, "La banalizzazione del male", *Il Manifesto*, 12.06 2016.

(5):

<http://www.ilgiornale.it/news/cronache/veripocriti-e-falsi-moralisti-1270397.html>

(6): potrebbe essere utile rileggere quella bellissima raccolta di testi di Martin Buber, "Una terra due popoli. Sulla questione ebraico-araba", Firenze, La Giuntina, 2008 (ed. or. 1983), pp. 372. Queste parole, da una lettera di Buber a Hugo Bergmann del 3-4.02 1918: "...Non dobbiamo nascondervi il fatto che la maggior parte dei capi sionisti (e anche la maggior parte dei loro seguaci) sono oggi degli sfrenati nazionalisti (secondo il modello europeo), imperialisti, inconsapevoli mercantili e adoratori del successo. Parlano di rinascita ma pensano a un'impresa commerciale..." (pag. 59).

(7): articolo leggibile in rete: <http://www.ilsole24ore.com/art/cultura/2016-05-14/1-abbaglio-fine-scuola-181747.shtml?uuid=ADALDKH>

(8): Sergio Luzzatto, "Il crocifisso di Stato", Torino, Einaudi, 2011, pp. 127. Aureo libretto, sepolto dalla stupidità laicista e cattolicista.

(9): Un contributo allo studio del marranesimo è il volume di Yosef Hayim Yerushalmi, "Verso una storia della speranza ebraica", Firenze, Giuntina, 2016, pp. 85, che riunisce due testi rispettivamente del 1984 e 1997. Scrive David Bidussa nell'introduzione: "...Studiare il marranesimo per Yerushalmi significa indagare più che i meccanismi di espulsione quelli di ricollocazione dell'esperienza marrana (...) soprattutto a partire dall'analisi della mentalità degli sconfitti (...). In breve la condizione marrana come 'storia di resistenza' [Jacques Revel]. I marrani per yerushalmi, non sono ebrei convertiti non più ebrei. Sono ebrei che hanno il problema di mantenere un'identità, attraverso strategie contorte di sopravvivenza. E dunque studiare il marranesimo significa studiare una mentalità e una strategia adattativa..." (pagg. 7-8).

"Forse non basta"

Onzième lettre marrane

« Non, la poésie ne suffit pas.

*Mais c'est elle qui est la source de la lumière
qui parvient*

à rendre le mal visible ».

(Barbara Korun)

L'école publique n'apportera certainement pas la libération parmi les gens, mais pas non plus un esclavage permanent. Elle joue un rôle essentiel pour former les étudiantes et les étudiants, et pour leur donner le goût et le sens de la critique. Celle-ci est le mot clé: la critique comme passion de la recherche, comme tentative démocratique quotidienne et répétée, comme reconnaissance de l'autre. La critique comme éternel moyen de nous dérober

aux mains avides de qui nous voudrait au service de la force dominante, quelle qu'elle soit. La critique comme seule arme contre les deux dangers opposés où nous nous trouvons : la stérilité d'un identitarisme poussé jusqu'à soi-même ; la stérilité des compromis progressifs, pratiqués surtout par d'ex-révolutionnaires, qui s'adaptent rapidement aux formes de clientélisme cynique et violent. C'est ce que nous disent les élections des dernières années et la gestion du pouvoir en Italie : transformisme, farce des campagnes électorales, horribles kiosques qui occupent le centre de la ville pendant des mois, paquets de tracts qu'on peut trouver à chaque promenade dans les rues principales (mais pas dans les banlieues, où on respire de l'hostilité contre la politique, mais dont on est l'esclave et dont on se sert pour se garantir des morceaux de survie), meetings de quatre sous, apéritifs offerts par des candidates ou des candidats en veste de garçon de café. Tout un festival, mais pas une fête, où l'on s'épargne cependant l'hypocrisie : voici ce que nous sommes, disent les candidates et les candidats, nous vous trompons et vous votez pour nous, nous vous asservissons et vous nous rendez heureux. Aux élections qui ont eu lieu dans le petit théâtre souvent sordide des lieux de la représentation, se déroule le spectacle bruyant des débats, culte de la parole avilie et de l'insulte, des motions et des célébrations. Culte de la séparation d'avec la ville. Francesco Guicciardini, dans ses *Souvenirs*, écrit : « Souvent entre le palais et la place, une brume s'épaissit, ou un mur s'agrandit, de façon à ce que l'œil des humains n'y pénètre pas, tellement le peuple sait ce que font ceux qui gouvernent, où la raison pour laquelle ils le font, au point de faire ce qu'ils font en Inde ». Aujourd'hui, nous savons peut-être un peu mieux ce qui se passe en Inde, mais pas ce qui se passe sous notre nez, lors de séances communales ou parlementaires fleuve (de ce point de vue, le temps de la politique est toujours plus pour les professionnels, pour une classe sociale exclusive qui n'admet pas les intrusions, un *cerle magique* comme on dit

maintenant), et qu'il est impossible de suivre : aucun contrôle démocratique, que de la séparation et de la répartition.

Le culte de l'insulte

Culte de la séparation, culte du brouillard et de l'insulte. Vittorio Sgarbi, Trieste, le 11 juin 2016, pour la campagne électorale du candidat de Forza Italia, Dipiazza, sous un kiosque et avec Salvini à ses côtés (deuxième présence de Salvini à Trieste, dans la campagne des municipales de 2016). Regardons la vidéo (1). Il a été dit et redit, sur les réseaux sociaux et dans la presse écrite : vulgarité à n'en plus finir, insultes aux « enc... » et à qui n'a pas voté Dipiazza au premier tour (« tête de nœud »), dans un crescendo de médiocres pirouettes verbales, le tout culminant dans l'éloge funèbre de Gianluca Buonanno (2). Une performance artistico-politique de quatrième ordre, copie conforme de celle des artistes désormais dans les rangs du pouvoir politico-médiatique (Crozza, Benigni), mais soulignée par des applaudissements crépitants et des ricanements du public, des rires de Dipiazza et de Salvini, interaction avec l'estomac des gens. Métaphore, que cette dernière, qui nous a toujours déconcertés. Les raisons de l'estomac, de la consistance, sont nobles : Sancho Pancha, dans ses meilleurs moments, le « Bon Soldat Sveik », ou encore « Le Mangeur de fayots » d'Annibale Carracci (1583-84), Bertoldo (mais pas Bertoldino et Cacasenno), et tous les défenseurs du théâtre populaire réunissent l'estomac à l'intelligence vive et active, mais jamais à la trivialité opiniâtre. C'est au contraire une caricature du peuple, que le fin historien de l'art Vittorio Sgarbi, qui rejette sur le public des réflexions ridicules et quatre grossièretés. Souvenons-nous d'Ivan Graziani, qui a été un important auteur-compositeur : « Et puis les gros mots que tu laisses échapper, qui servent à pimenter ton discours d'auteur, comme de la bave d'escargot, sont là pour démontrer qu'il est vrai, qu'il est vrai qu'on ne peut s'améliorer avec ta fichue éducation » (in *Pigro*, 1978). De

la même manière, le débardeur de Bossi (3) était une caricature du peuple, tout comme les propos plébéiens et triviaux déversés sur/contre le peuple dans les assemblées parlementaires faites de voyous en costume croisé ou en polaire, *élus* lors d'élections toujours plus farcesques, par des lois absurdes (*porcellum/italicum*) et ayant pour objectif de venir de moins en moins de la force de proposition *d'en bas, du fond*. La brume qui sépare le Palais de la Place est de la brume de complicité, et seulement là où la place exprime encore de l'autonomie et de la force (je pense aux places françaises des dernières semaines), l'opposition peut avoir un poids : c'est le Premier ministre français Manuel Valls qui a dit que le pouvoir exprimé lors d'élections libres est légitimement exercé par le Parlement, et que pour cette raison la place (celle de la protestation contre la loi réactionnaire sur le travail proposée par les socialistes) n'a pas le pouvoir législatif. Par conséquent, la tentative des manifestants de faire céder le gouvernement sur une loi inique serait subversive (mais les lois édictées par les traités internationaux et les normes européennes le sont aussi). De là découlent les pratiques de la violence policière, mais aussi d'une contre-violence esthétisante, minoritaire et bête. Trivialité des droites, trivialité des gauches au pouvoir, avec comme corollaire les bombes « humanitaires » et le trafic d'armes. Les gauches sont très indignées par les obscénités de Sgarbi (et de Salvini, Bossi, Buonanno...), indignées aussi par les dérapages des autres – mais pas par les leurs -, et promptes à les exploiter, dans le misérable jeu de la prise de pouvoir, qui est une prise de pouvoir permanente de la part d'un même bloc social, même en régime d'alternance. Je pense à la polémique sur la publication de *Mein Kampf* par *Il Giornale* (en juin 2016), aujourd'hui dirigé par Alessandro Sallusti (4). La bêtise réside dans le fait de vouloir dénoncer cette *provocation* (alors qu'il n'y a pas aujourd'hui de parole plus conformiste que *provocation*, en couple avec *polémique*), à de pures fins électorales, et non pour l'acte en

soi : avec des raisonnements tortueux, les adversaires de Parisi, candidat du centre-droit à Milan, et pas beaucoup plus à droite que son rival de gauche, lui ont incroyablement attribué la responsabilité de cet acte, lui imposant de s'en dissocier, ce que Parisi a fait, au fond avec mesure. Quelles acrobaties, quelles contorsions et quels coups bas, inutilement tirés entre semblables ! Tout est réduit à des conversations de salon ou à des commentaires sur les réseaux sociaux. Ou encore à des éditoriaux de Sallusti. Qui écrit ainsi : « Je propose une dernière édition avec un livre qui revendique le droit d'Israël à exister sans être quotidiennement menacé et blessé par le terrorisme palestinien et par l'hostile et complice indifférence d'une bonne partie de la gauche occidentale » (5). Sallusti, désormais philosémita acharné, se dit d'accord pour publier, à la fin de la collection conçue par *Il Giornale*, le *Journal* d'Anne Frank, mais en y joignant d'un livre pro-Israël. Mais peut-être pourrait-on encore en ajouter un : un livre, même avec peu de pages, qui parle du droit à l'existence du peuple palestinien sur les terres dont il a été chassé, avec une arrogance scientifique qui remonte à la déclaration Balfour de 1917, confirmée par les violences des années qui ont suivi (6). Presque partout, les ennemis-rivaux sont des ennemis-frères ou même des ennemis complices : « rivalité mimétique » selon René Girard, ou encore « inimitié complémentaire » selon Germaine Tillon. Peu parviennent à se soustraire à ce dualisme spectral, qui a fonctionné hier en Algérie et aujourd'hui à Jérusalem, et également dans la farce des élections italiennes. Seuls les peuples actuellement vaincus pourraient être les protagonistes d'une insurrection contre la répétition du même, d'une insurrection de vérité. Des vainqueurs du moment, on ne peut attendre que de la misère aggravée à chaque coin de rue, à chaque poste de contrôle, à chaque mur élevé avec l'approbation des démocraties occidentales.

La fin de l'école

Mais revenons au point d'où nous avons essayé de partir, c'est-à-dire de l'école, et de l'école publique en particulier. En nous inspirant d'un article glaçant de Roberto Casati, *L'éblouissement de la fin de l'école* (7). Casati écrit : « La vulgate de l'école du 21^{ème} siècle prévoit : des classes « agiles », avec des étudiants qui regardent des contenus en ligne et en discutent ensuite entre eux. Des enseignants « légers », avec un rôle de facilitateur des susmentionnées discussions entre les étudiants. La disparition progressive du cours magistral, et donc de la préparation du cours par les enseignants (...) Contrôle continu de l'étudiant, mais surtout de l'enseignant, sur des paramètres « objectifs » (...). Pour qui ne s'en serait pas encore rendu compte, il y a une logique profonde qui sous-tend cette vision : il s'agit de dévaloriser l'enseignant, d'en épier et d'en soupeser les plus infimes mouvements, et à terme de le remplacer ». Efficace synthèse, dont quiconque travaillant à l'école publique sait qu'elle est vraie. Telle est la logique en cours : lutte contre l'enseignant comme pivot de l'école publique, et par conséquent contre l'enseignement *par transmission* ((lutte contre *la transmission des capacités critiques*). Enseignant/e qui a été détruit/e, dans sa fonction, par vingt ans d'accusations violentes venant de droite comme de gauche, mais davantage réalisées par celle-ci, avec la complicité des organisations syndicales majoritaires. Démolition et humiliations continues subies de la part des dirigeants/tes de l'école publique, nœud obscur de toute contre-réforme, à laquelle la loi 107 voudrait donner toujours plus de pouvoir et pour qui l'enseignant est un subordonné qu'il faut évaluer et punir, mais surtout infantiliser. Le ton de certains dirigeants scolaires tend précisément à ceci, tant il est difficile d'imaginer l'enseignant ainsi réduit, réacquiescer ensuite de l'autorité dans sa classe. Mais aussi de la part des étudiants/tes, qui voient toujours plus dans l'enseignant un perdant dans la lutte pour l'existence, un malheureux instable, un

« prof, réduit de moitié dans le nom et le salaire » (écrivit au milieu des années 80 Sebastiano Vassalli), à qui on s'adresse avec arrogance et présomption. Et aussi de la part des familles, nouveau simulacre intouchable de cette phase historique (et dans laquelle on ne veut pas voir l'horreur qui souvent gîte dans les familles, ni la misérable horreur quotidienne, souvent faite de vexations et d'hostilité), familles qui sont prêtes à s'adresser à un avocat à la moindre erreur, et qui sont souvent – les familles bourgeoises et d'artistes – méprisantes. Et enfin de la société toute

entière, lancée comme un bulldozer contre ces intouchables fainéants qui, ayant obtenu leur diplôme à une époque suspecte (post'68), prétendent aujourd'hui servir/professer dans l'école publique au détriment de jeunes innocents. Que de fange ! Surgie d'une néo-langue qui serait toute démantelée : crédits /débits, avant tout, termes aujourd'hui passés dans le langage quotidien de l'expérience scolaire, à laquelle seulement peu d'entre nous se donnent la peine de s'assujettir. Compétences versus connaissances. Projets au lieu de savoirs. Méritocratie, qui est le nom de code de complicité et cooptation (et le scandale des dénommés « comités d'évaluation » pour les professeurs, formés de quelques enseignants, dirigeants, un représentant des parents et un des étudiants, qui utiliseront des « critères objectifs », comme par exemple la « collaboration avec la direction »).

Tout ceci a fait perdre des heures et des heures d'enseignement : sur un horaire déjà massacré par la contre-réforme Gelmini, s'est abattu le cyclone de l'alternance école-travail, obligatoire à partir de la troisième année des écoles secondaires, ce qui correspond à 200 heures durant les trois années de Lycée et à 400 heures dans les instituts techniques. Heures soustraites au travail en classe, lent et attentif (même dans la distraction), fait de relations humaines, de rencontres et de confrontations, mais toujours de vie profonde et d'échanges. L'alternance école-travail est

profondément fasciste et sert à réduire les capacités critiques des étudiants et citoyens/citoyennes, en en préparant la mise sur le marché futur du (non) travail, fait de vouchers, de chantages, d'obéissances aveugles, de précarité. Tout ceci advient contre les individus et contre le lien social, contre toute attitude critique. Le tout avec la bénédiction des crucifix encore accrochés dans de nombreuses salles de classe des écoles publiques, crucifix qui se glissent par ailleurs dans les endroits les plus étranges : ils surgissent, tel ce Christ amputé d'un bras, de derrière un tableau noir électronique, ou d'une armoire mal fixée (ce n'est pas une caricature, mais une description. Sergio Luzzatto écrit : « Sans le crucifix sur le mur, l'Italie ne serait plus la même. Beaucoup de catholiques le disent, mais aussi beaucoup de laïcs. Je pense que les uns comme les autres ont raison. Sans les crucifix dans les édifices d'Etat, l'Italie ne serait plus la même : elle serait meilleure » (8). Et si nous recommencions aussi d'ici ? Avec les amis et les amies catholiques, - parfois les seuls et les seules avec qui on puisse parler dans une école avilie, - les premiers et les premières à pouvoir /devoir se mobiliser contre « le crucifix d'Etat ».

« **Non basta** »

Les pires ennemis des enseignants et des enseignantes sont cependant les enseignants et enseignantes eux/elles-mêmes, qui trouvent, dans cette école qui laisse augurer de leur anéantissement, des pièces et des classes où échapper au flux empoisonné qui parcourt les couloirs. « Une fois la porte de la classe fermée, nous sommes libres » : mais il n'en va pas ainsi, nous le savons. La « bonne école » de Renzi est invasive, tendanciellement totalitaire, de ce totalitarisme du marché comme unique régulateur des relations humaines. Et elle est fortement autoritaire, mais sans plus avoir d'autorité. Certes, une école véritablement laïque et démocratique ne suffirait pas à sauver le pays, mais en attendant, elle serait utile à nous sauver nous-

mêmes de lois stupides et de vexations quotidiennes. Chaque loi est imposée par qui, à moment donné, est le plus fort, et constitue un compromis transitoire. D'autres rapports de forces, s'ils survenaient, pourraient conduire à modifier les lois, qui sont tout sauf immuables. Attendons, comme les marranes (9), en faisant semblant de nous adapter (dans les limites de la décence), et pendant ce temps, préparons des tournants et travaillons avec une volonté obstinée.

Gianluca Paciucci (Trieste, 15 juin 2016)

Traduction française proposée par Jean-Yves Feberey

Pour les notes, majoritairement de source italienne, nous invitons nos lecteurs à se reporter à la version originale.

Retour sur le Divan...

Budapest 3-6 mai 2016

Compte-rendu de la réunion de synthèse et projets le vendredi 6 mai de 18 à 20 heures à l'Institut français

Bien avant le « Divan sur le Danube » 2016, il avait été convenu entre différents intervenants qu'un temps de synthèse à la fin de la manifestation était devenu absolument nécessaire, que ce soit pour en faire un bilan comme pour en envisager l'évolution à l'avenir.

Nous en avons donc fait l'expérience le 6 mai dernier (160^{ème} anniversaire de la naissance de Freud), ce qui a permis de répondre à certaines questions (notamment sur l'organisation temporelle – toujours délicate - des exposés et l'important travail de traduction), et d'apporter aussi des précisions sur le fonctionnement et l'organisation du Divan, parfois perçu comme un O.F.N.I. (Objet flottant non identifié) dans la galaxie psy...

Quoiqu'il en soit, la réunion a débouché sur la « validation », comme on dit maintenant, de certains projets pour 2017, dont nous vous donnons ici un rapide aperçu.

Contenus proposés et envisagés pour le Divan 2017

Trauma (qui permettra de revenir sur Sandor Ferenczi)

Espace, architecture et santé mentale (avec un temps concret/pratique à Kalvaria ter, et éventuellement un atelier de Land Art dans le parc voisin, sous réserve de l'autorisation de la mairie d'arrondissement)

Semmelweis, avec projection du film *Semmelweis* de Toth Endre (1940)*, qui fait partie du Fonds national hongrois d'archives cinématographiques (nécessité impérieuse de s'assurer le concours d'historiens spécialistes de l'époque et d'historiens de la médecine, extension possible à la thèse de médecine de Céline).

*<https://www.youtube.com/watch?v=FjprF-pPGpQ>

« *Le Divan du Monde* » (2015), Swen de Pau et Georges Federmann (le film existe en VO sous-titrée en anglais), projection et débat (une demi-journée ou une soirée)

Visite de la Maison de Ferenczi

Exposition(s) d'art-thérapie (partenaires, lieux...)

Recherche de nouveaux partenariats

Association plus formalisée avec nos amis francophones de Belgique et de Suisse

Avec les ONG hongroises qui s'occupent des migrants et réfugiés

Avec les CEMEA (France), dont la délégation PACA nous a confirmé son intérêt pour le Divan 2017

<http://www.cemea.asso.fr/>

Avec *A pszichoterápia folyóirat*, La Revue de psychothérapie (qui organise aussi tous les ans en mai un important congrès)

Avec l'Institut Cervantès de Budapest (mission confiée à nos amis hispanisants)

Avec l'Association hongroise qui milite pour la connaissance de l'œuvre et de l'histoire de Ferenczi

Nous profitons de ce compte-rendu pour vous communiquer dès à présent les dates prévues du « Divan sur le Danube » en 2017 :

du (lundi 22 ou du) mardi 23 mai au vendredi 26 mai 2017, bien sûr à Budapest...

Les personnes souhaitant proposer une intervention, un thème ou toute nouvelle idée sont cordialement invitées à se manifester dès qu'elles le souhaitent.

Enfin, nous espérons pouvoir vous transmettre les Actes du Colloque d'ici la fin de l'été.



Divan 2016, Kalvaria ter le 04.05, photo de Fumika Sato

Association Piotr-Tchaadev
(Versailles, France)
piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

Some notes on the “After-Divan Meeting” at the French Institute on May 6th 2016 (160th anniversary of the birth of Freud!)

Last year, some members of the organization team of the Divan decided to make in 2016 a final discussion after all the lectures on Friday afternoon. This meeting was needed to understand better how the “Divan on the Danube” is organized since its beginning in 2004 in Budapest. Some more precisions had to be given too about the duration of the different lectures and about the translation work. With the kind help of the French Institute, we are always working together with exceptional professional interpreters.

Anyway, we have also to remember the topics and plans for 2017, which are very interesting: *Trauma*, which allows to work further with Ferenczi;

Space, architecture and mental health, with a concrete/practical time at Kalvaria ter, and maybe a Land art performance in a public garden (if allowed...);

Semmelweis, treated with a medical and historical approach. We should also be able to see the film by Toth Endre (1940) (<https://www.youtube.com/watch?v=FjprF-pPGpQ>);

Le Divan du Monde (2015), film by Swen de Pauw with the psychiatrist Georges-Yoram Federmann (Strasbourg): movie and discussion in the evening;

Visit of Ferenczi’s house.

We also would like to develop partnerships with our Swiss and Belgium colleagues, with Hungarian NGO working with refugees, with *A pszichoterápia folyóirat*, with the Cervantes Institute in Budapest and also with the French historical vocational training institute CEMEA (<http://www.cemea.asso.fr/>), which will join us next year in Budapest.

Please give us your opinions, ideas, comments (even about the last Divan)... You can write us in any language.

Association Piotr-Tchaadaev (Versailles, France) piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

Let’s meet again in Budapest in 2017, from May (22nd) 23rd to 26th!



Budapest, avril 2016

«Il Volantino Europeo»

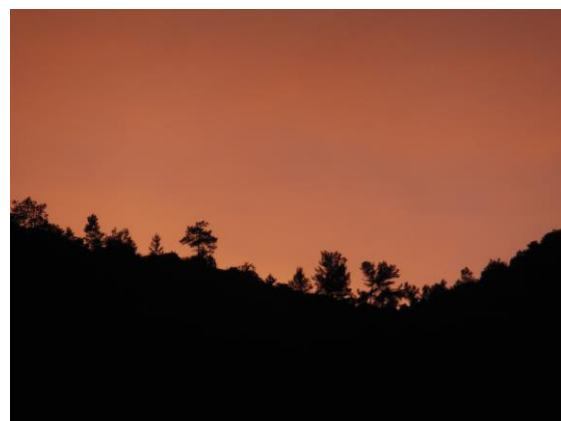
Bulletin internautique trimestriel
de l’Association Piotr-Tchaadaev

9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.
Président d’honneur : Alexandre Nepomiachty
N° FMC Piotr-Tchaadaev 11 78 0511778

Prochaine livraison fin septembre 2016
Merci d’adresser vos propositions d’articles un peu avant cette date !

Toute correspondance ou article est à adresser à Jean-Yves Feberey Secrétaire de Rédaction provisoire (depuis 2003)

jean-yves.feberay@wanadoo.fr
piotr-tchaadaev@wanadoo.fr



Isolabona, mai 2016